

**ACTIVITES HOSPITALIERES
DES
SŒURS DE CHARITÉ DE LA PROVIDENCE
(AU CANADA ET EN PAYS DE MISSIONS)**

Source: Sœurs de Charité de la Providence
Copyright: Public domain
Digitized: August 2019

ACTIVITES HOSPITALIERES
DES
SŒURS DE CHARITÉ DE LA PROVIDENCE
(AU CANADA ET EN PAYS DE MISSIONS)



ACTIVITES HOSPITALIERES

DES

SŒURS DE CHARITÉ DE LA PROVIDENCE

(AU CANADA ET EN PAYS DE MISSIONS)

F. C. S. P.

ACTIVITES HOSPITALIERES

DES

SŒURS DE CHARITÉ DE LA PROVIDENCE

(AU CANADA ET EN PAYS DE MISSIONS)

Permis d'imprimer:

† GEORGES, archevêque-coadjuteur
de MONTRÉAL.

1er août 1937.



PROVIDENCE MAISON-MÈRE
2311, RUE SAINTE-CATHERINE, EST
MONTRÉAL
1937

271.9735-
A-188
1937

Archevêché de Montréal
Montréal, le 2 août 1937.

Ma Révérende Mère,

J'ai voulu me réserver le plaisir d'examiner la brochure que vous allez bientôt publier sur les activités hospitalières de votre Communauté. La divine Providence a singulièrement béni vos Sœurs. En moins d'un siècle elles se sont multipliées d'étonnante façon et elles ont fondé des œuvres qui, par leur nombre, leur variété et leur importance font le plus grand honneur à notre Province et au Canada tout entier.

Vous auriez pu nous décrire, avec autant de raison, telle œuvre particulière, comme celle des Sourdes-Muettes, telle École industrielle, comme celle de Chicago, ou tel groupe d'œuvres, comme vos Jardins d'Enfance. Nous aurions trouvé profit à prendre contact avec les méthodes que vous y employez; elles ont fait leurs preuves et vous ont valu un succès bien remarquable.

Vous avez choisi de nous parler plutôt de la fondation et du fonctionnement de vos quarante-six hôpitaux. Je pense qu'un secret instinct vous a poussée de ce côté, car il n'y a peut-être pas de domaine où les Sœurs de la Provi-

dence soient davantage elles-mêmes « avec cette ingéniosité débrouillarde » que la Mère Gamelin a laissée comme un précieux héritage à sa famille religieuse. Je suis toujours frappé de l'aisance avec laquelle vos Sœurs se meuvent et se retournent dans les difficultés qu'elles rencontrent, comme de la prévision persévérante avec laquelle vous les préparez aux tâches les plus diverses.

Votre brochure nous permet, une fois de plus, de saisir sur le vif cette souplesse chrétienne et cette préparation naturelle, si nécessaires, l'une et l'autre. Dans la création, le maintien et le développement des œuvres, l'on n'a rien trouvé de plus sûr ni de plus efficace.

Le cours des événements vous a amenée à toucher à des sujets auxquels j'éprouverais un vif intérêt à m'arrêter, depuis ces épidémies qui ont désolé notre ville et vous ont fourni l'occasion de vos premières expériences hospitalières; ce « *Traité de Matière Médicale* » qui a eu ses jours de vogue et dont plusieurs générations ont tiré profit, jusqu'au perfectionnement professionnel de vos gardes-malades. Dans vos œuvres hospitalières elles-mêmes, Saint-Jean-de-Dieu et l'hôpital du Sacré-Cœur mériteraient, à mon humble avis, une étude à part. Je préfère laisser aux lecteurs le soin de découvrir, dans votre brochure, tout ce qu'elle contient. Je me con-

tente d'observer que partout c'est le même esprit d'initiative et de charité qui vous anime, un esprit que vous tenez sans doute de votre première Supérieure, la Mère Gamelin, si éminente à tous égards; que vous tenez surtout de votre Fondateur, Monseigneur Bourget, l'homme par excellence des initiatives hardies, surnaturelles, extraordinairement fécondes. C'est à bon droit que vous vous réclamez de son grand nom. Dans l'histoire religieuse du Canada français, vous ne sauriez trouver, dans l'exercice de la charité, de modèle plus achevé.

Croyez, je vous prie, ma Révérende Mère, à mon religieux dévouement.

(Signé) † Georges Gauthier
Archevêque-coadjuteur
de Montréal.

ACTIVITES HOSPITALIERES

DES

SŒURS DE CHARITÉ DE LA PROVIDENCE

(AU CANADA ET EN PAYS DE MISSIONS)

La Communauté des Sœurs de Charité de la Providence existe canoniquement depuis 1843. Fondée à Montréal par Mgr Ignace Bourget et la révérende Mère Gamelin, elle est un fruit authentique du sol canadien, né sous la chaude influence de la charité du Christ.

Fidèle à sa devise apostolique - CHARITAS CHRISTI URGET NOS! - l'Institut déploie ses activités sur les terrains les plus divers, dans le domaine des œuvres de charité et d'enseignement. Toutefois, aux termes mêmes des constitutions qui le régissent, le soin des pauvres malades y est considéré comme le *principal emploi des Sœurs*. (Art. 45) C'est dire que l'origine de cette œuvre se confond avec l'origine de la Communauté elle-même. On peut même la considérer comme antérieure à la fondation, de quinze années au moins, puisque pour en faire l'historique il faut remonter jusqu'à 1828, époque où notre

vénérée Mère fondatrice commença à l'exercer dans ses visites à domicile — disons, pour parler moderne, sous la forme du *Service Social*.

La visite des malades à domicile fut donc, dans notre Institut, la forme primordiale et le fondement de *l'œuvre des hôpitaux* proprement dite. Nous allons traiter successivement de l'une et de l'autre.

I

SERVICE SOCIAL

Madame Jean-Baptiste Gamelin, devenue veuve en 1827, avait recueilli chez elle un jeune homme malade de corps et d'esprit que son mari agonisant lui avait confié. Ce pauvre infirme, qu'elle entourait de soins assidus, devint en quelque sorte le chaînon qui relia sa vie de famille soudainement brisée à la carrière apostolique qu'elle allait désormais parcourir. Depuis la première heure de son veuvage jusqu'à sa mort, elle devait, en effet, vivre au milieu des pauvres et des malades, bravant tantôt la disette, tantôt la contagion, et préparant des ouvrières capables de poursuivre ses nombreuses entreprises, toutes providentiellement inspirées.

Les joies de la charité ont cela de caractéristique qu'elles mettent sans cesse en appétit

pour de nouveaux dévouements: on les goûte sans en être rassasié jamais. Madame Gamelin en fit l'expérience. Un seul infirme ne suffit bientôt plus à son grand cœur. Cette femme, dont le trait dominant était la passion et l'intelligence de la charité, allait désormais prêter son concours à toutes les activités bienfaisantes qui marquèrent la fin de l'épiscopat de Mgr Lartigue et les premières années de celui de Mgr Bourget.

L'historien qui voudrait faire revivre le *Montréal charitable* de 1800 à 1850 aurait à écrire des pages splendides qui rappelleraient le siècle de saint Vincent de Paul et de sainte Louise de Marillac. Et dans la trame de son récit, l'on trouverait le nom de Madame Gamelin mêlé à presque toutes les bonnes œuvres qui prirent naissance durant cette période mémorable où des laïques éminents préludaient sans le savoir aux initiatives de *l'Action Catholique* telle qu'aujourd'hui organisée d'après les directives du Souverain Pontife Pie XI.

Dès l'hiver de 1827-28, Madame Gamelin, comme membre d'une Association de Dames de Charité, visite assidûment les pauvres et les malades à domicile. Non contente de répondre à tous les appels du dehors qui la réclament, elle se taille, à côté de cette action organisée, une besogne personnelle de surcroît auprès d'un

groupe de femmes âgées et infirmes qu'elle hospitalisè dans une maison louée à ses frais.

En 1832, l'apparition du choléra à Montréal redouble sa vaillance. Le conseil de l'Association ayant organisé la visite des malades atteints de l'épidémie, elle reçoit pour sa part le Faubourg St-Laurent qu'elle sillonne en tous sens, avec quelques autres Dames de la dite Association. Comme elle excelle en cette façon de pratiquer la charité, on lui confie les cas de détresse les plus compliqués.

En 1841, Mgr Bourget érige canoniquement l'Association des Dames de la Providence.¹ Madame Gamelin en fait partie. Le Règlement donné aux sociétaires porte que « l'intention principale de cette pieuse Association est de *donner ses soins aux malades* qui sont dans l'impossibilité d'être transportés à l'hôpital ». L'article 7 y est ainsi conçu: « Il y aura un ou plusieurs dépôts communs, dans lesquels on préparera les *remèdes*, potages, viandes, desserts et autres choses nécessaires aux pauvres et aux

¹ L'Association des Dames de la Charité, instituée quelques semaines auparavant, avait pour but particulier l'hospitalisation des pauvres internes à l'Asile de la Providence. Celle des *Dames de la Providence* était une sous-association pour aider les pauvres et les malades du dehors.

malades. L'Association aura ses médecins, choisis parmi ceux qui pourront donner gratuitement leurs soins aux pauvres. »

Les Dames de la Providence se partagèrent en six groupes, correspondant à six arrondissements de la ville et des faubourgs, pour la visite des pauvres et des malades à domicile. Madame Gamelin fut d'autant plus mêlée aux activités de l'Association, que, déjà, l'Asile de la Providence, dont elle était la directrice, était devenu le centre rayonnant de la charité et le lieu de réunion des Dames sociétaires auxquelles le saint évêque Bourget avait insufflé quelque chose de son enthousiasme sacré pour les membres souffrants du Christ.

Ce fut dans l'exercice de cette œuvre auprès des pauvres et des malades à domicile que Madame Gamelin prit ses premières leçons de patience, d'abnégation et — si l'on ose dire — de cette ingéniosité débrouillarde qu'elle allait bientôt communiquer à la famille religieuse dont le Seigneur l'appelait à devenir la fondatrice.

Le 25 mars 1843, les premières Filles de la Charité Servantes des Pauvres — désignées depuis lors sous le nom de SŒURS DE LA PROVIDENCE — se réunissaient pour commencer leur noviciat, et le 29 mars de l'année suivante (1844),

jour de leur profession religieuse, l'Institut était canoniquement érigé.

Devenue la fondatrice et première supérieure de la nouvelle Communauté, Mère Gamelin, inspirée par Mgr Bourget et toujours encouragée par les Messieurs de St-Sulpice, songe aux malades. Même avant de faire profession, elle avait installé chez elle une pharmacie sous la direction d'un savant médecin. Elle initie maintenant ses Filles à l'œuvre de la visite des malades à domicile: chez les pauvres pour les assister; chez les riches pour les consoler et faire appel à leur charité en faveur des nécessiteux. Chaque matin, deux ou trois Sœurs, souvent accompagnées d'une Dame de la Charité, partent, le panier au bras, pour aller mendier des aliments et des aumônes qu'elles distribuent ensuite à leur clientèle infortunée.

Disons en passant que ni Mère Gamelin ni ses compagnes ne soignèrent jamais les malades aveuglément. A l'exception des remèdes simples, comme l'on en donne encore en attendant le docteur, les Sœurs n'administraient que les médicaments prescrits par les médecins. Ainsi l'exige, par ailleurs, la Règle de saint Vincent de Paul pratiquée dans notre Institut.

Les premières Sœurs de la Providence furent initiées aux connaissances pharmaceutiques

par les professeurs de l'École de Médecine Victoria fondée à Montréal en 1843 et dont les premiers membres furent les docteurs Beaubien, Munro, d'Odet d'Orsonnens, Bibaud, E.-H. Trudel, H. Peltier et Emery Coderre. Quant à l'art de donner les soins aux malades, elles l'apprirent des religieuses de l'Hôtel-Dieu et de l'Hôpital-Général (Sœurs Grises) qui, de même que les religieuses de la Congrégation Notre-Dame, furent de vraies mères pour elles.

La note suivante, tirée d'un vieux registre, témoigne de la place prépondérante que l'on donnait à l'œuvre du soin des malades dans la formation des novices: — « 24 septembre 1845. — Sœur Têtu¹ s'appliquera soigneusement à l'étude de la médecine sous la direction de Sœur Caron. »

Les premières maisons fondées par notre Institut suivaient sur ce point l'exemple de la Maison Mère. Sitôt leur arrivée dans une paroisse, nos Sœurs inauguraient leur ministère de charité par la visite des malades à domicile laquelle leur permettait de prendre immédiatement contact avec la population.

Le couvent de Ste-Elisabeth, fondé en 1849

¹ Mère Thérèse de Jésus, fondatrice et première supérieure de l'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu.

par Mère Gamelin, et dont Mère Caron, l'une des sept Fondatrices de notre Communauté, fut la première supérieure, dut en partie ses premiers succès à cette œuvre intéressante. *L'Histoire de l'Institut* (Vol. IV, p. 265) nous en donne le témoignage suivant:

« A Sainte-Élisabeth... le soin des malades semble l'avoir emporté en prestige sur les autres formes de la charité. Il n'y a là rien de surprenant. L'exemple de la supérieure, toujours la première à l'action, entraînait les autres Sœurs. Et certes, Mère Caron s'entendait en médecine. Durant plusieurs années, lorsqu'elle vivait dans le monde, elle avait pratiqué l'art de soigner les maux, grands et petits, qu'elle rencontrait. Son expérience dans l'administration des remèdes domestiques était incontestable. Devenue religieuse, elle avait, pendant ses années de séjour à la Maison Mère, mené de front les devoirs de dépositaire et de pharmacienne. Sous la direction du docteur Tavernier, elle s'était aussi appliquée, avec les autres Sœurs, à l'étude des connaissances requises pour bien remplir les fonctions d'infirmière. Le couvent de Ste-Élisabeth était donc dirigé par une financière doublée d'une zélée et compétente garde-malade. Cette bonne Mère avait apporté de Montréal un choix judicieux de médicaments officinaux.

Mais comme, en ces vieilles années, les *simples* étaient singulièrement en faveur, elle eut soin de s'en approvisionner... En prévoyante hospitalière, elle aménagea dans le grenier de la maison un endroit où seules pénétraient les herbes médicinales... Avec tout cela, nos humbles Filles de la Charité opéraient des merveilles. Confiants dans le savoir-faire des Sœurs, les malades réclamaient leurs soins avec ceux du médecin... »

Parfois même, on n'hésitait pas à transformer en chambre d'hôpital l'une des pièces de la maison. Le trait suivant en fait foi:

« Vers la fin de novembre 1849, le personnel religieux s'augmenta d'une quatrième sœur; c'était sœur Anne (Angélique Roy), professe depuis deux mois à peine. Dès son arrivée, elle se mit en frais d'imiter sa supérieure dans son oubli de soi. Chargée de soigner les pauvres internes et de visiter, à son tour, les malades à domicile, sœur Anne espérait se livrer en toute liberté et sans mesure à l'ardeur de son zèle. L'occasion de se dévouer se présenta bientôt. Un pauvre journalier, père de plusieurs enfants, s'était meurtri un bras dans une machine. Comme il demeurait loin du village, il n'avait pu, faute de voiture, recourir aux soins du médecin. La gangrène s'étant mise dans ses plaies, ses voisins

compatissants pensèrent que le seul moyen de le soulager était de le confier aux Sœurs. Ils le conduisirent donc au couvent, où l'on n'avait ni chambre ni lit disponible. Mais l'ingénieuse supérieure n'hésita pas un instant. Elle fait transporter une partie de sa literie dans un coin du parloir, où sœur Anne complète l'installation à même ses propres couvertures. Touché d'une telle charité, le pauvre homme ne sait comment dire sa reconnaissance. Le médecin traita habilement le blessé; mais au grand désappointement de sœur Anne, Mère Caron pansa elle-même « les plaies de Notre-Seigneur. »

On a quelque idée de l'importance donnée à l'œuvre du soin des malades à domicile en constatant que, sur un personnel de 48 sœurs dont se composait l'Institut en 1851, dix d'entre elles y étaient spécialement employées. En 1861, la chronique de la Maison Mère porte cette note: « Il fut arrêté qu'à l'avenir, chaque sœur officière ou sa compagne devrait faire sa journée de visites à domicile ».

* * *

De tout ce qui précède, il ressort que nos premières Sœurs se trouvaient préparées par une sérieuse formation théorique et pratique à donner leurs soins aux malades en temps d'épidé-

mie, bien qu'elles n'eussent pas encore ouvert d'hôpitaux. Le typhus de 1847 leur fit faire leurs premières armes en ce genre de charité.

Aux premiers jours de juin, des navires déversaient sur nos rivages des milliers d'émigrés irlandais, hommes, femmes et enfants, la plupart souffrant du typhus, et tous minés par la faim et brisés par les fatigues d'un voyage effectué dans les plus déplorables conditions. Les malheureuses victimes furent recueillies par centaines à la Pointe-St-Charles, dans de vastes constructions que l'on appelait *abris*, *appentis*, ou plus communément *sheds*, mais qui devinrent de véritables ambulances.

Le 18 juin 1847, nos Sœurs offraient leurs services, afin de soulager les Sœurs Grises d'abord chargées seules du soin de ces malades. Le 26 juin, Mgr Bourget ayant agréé leur offre, douze d'entre elles, prudemment choisies avec l'intervention d'un médecin, se rendaient aux lazarets de la Pointe-St-Charles. Les jeunes paraissaient les plus heureuses, car Mgr Bourget avait permis aux postulantes ambulancières de porter le costume de novices tant qu'elles soigneraient les malades du typhus. Nos Sœurs partaient chaque matin de l'Asile de la Providence et y revenaient le soir, après une journée de fatigues accablantes et d'indicibles émotions.

Afin d'écarter le plus possible tout danger de contagion entre le personnel de la Maison Mère et les infirmières, Mère Gamelin prit de sages mesures. Les Sœurs (professes, novices et postulantes) choisies pour soigner les malades du typhus furent séparées des autres. On leur assigna le réfectoire des Sœurs comme dortoir et salle de repos. Elles y déjeûnaient avant leur départ pour les *sheds*. Les Sœurs Grises leur donnaient à dîner dans leur maison de la Pointe-St-Charles. Le soir, à leur retour à l'Asile, elles se baignaient. Elles avaient des habits de rechange et ne circulaient nulle part dans la maison avec le vêtement qu'elles portaient aux *sheds*. Le gouvernement fournissait une poudre désinfectante, pour la brûler dans les hôpitaux, et une essence recommandée comme étant un excellent préventif lorsqu'on la portait sur soi. L'une et l'autre furent employées par les Sœurs.

Les Sœurs de l'Hôtel-Dieu avaient offert cinquante lits pour les immigrants; mais empêchées par le Bureau de santé de recevoir les cas de contagion à leur hôpital, elles sollicitèrent et obtinrent de l'évêque la permission de sortir de leur cloître pour aller soigner les patients de la Pointe-St-Charles. Le 2 juillet, elles se joignent aux Sœurs Grises et aux Sœurs de

la Providence qui se dévouent aux ambulances. Le 7 juillet, les Sœurs Grises se retirent, car, des vingt-trois religieuses de cette Communauté mises au service des immigrants irlandais, dix-sept sont atteintes du typhus et les autres succombent de fatigue. Le 9 juillet, les religieuses de l'Hôtel-Dieu doivent à leur tour abandonner le service des ambulances pour soigner les malades dont regorge leur propre hôpital. En effet, en dépit d'une subtile vigilance, le typhus avait franchi les murs de l'Hôtel-Dieu.

Les Sœurs de la Providence se trouvent alors les seules religieuses auprès des patients de la Pointe-St-Charles, dont le nombre dépassait treize cents. « A ce moment », disait l'une d'elles, « notre tâche devint naturellement plus ardue; mais l'avidité de nos malades pour les pratiques pieuses, leur étonnante résignation et la reconnaissance qu'ils nous témoignaient semblaient redoubler notre courage. »

De jour en jour, cependant, le nombre de nos Sœurs diminuait aux *sheds* et croissait à l'infirmierie. Des *cinquante et une* religieuses (professes, novices et postulantes) dont se composait alors le personnel religieux de la Communauté, *trente-quatre* se dévouèrent aux ambulances, *vingt-sept* contractèrent le typhus et *trois* en moururent.

C'est au milieu de cette calamité que l'œuvre du soin des malades reçut, chez-nous, son baptême de sang. Le 18 août 1847, la Communauté enregistrait son premier décès depuis sa fondation, et la religieuse dont on déplorait la perte était l'une des ambulancières de la Pointe-St-Charles, sœur L'Assomption. Elle était âgée de vingt-quatre ans et comptait une année de profession. A l'occasion de ce deuil, Mgr Jean-Charles Prince, en voyage, écrivait à Mère Garmelin: « Vous avez donc une de vos filles dans le ciel, ma très chère supérieure, et vous pouvez dès maintenant invoquer une nouvelle martyre de la charité... Elle n'était pas la moins préparée pour le martyre. Dieu en soit glorifié! Du fond de nos campagnes, vos fatigues et vos peines nous semblent bien terribles. Elles doivent cependant paraître bien plus désolantes lorsqu'elles sont vues de près, ou plutôt lorsqu'on les supporte... »

Ces « peines et ces fatigues », la population de Montréal les reconnut et elle admira en cette circonstance le mérite de son clergé et de ses communautés religieuses, témoin l'extrait suivant, d'un article publié le 30 juillet 1847 par les *Mélanges Religieux*:

« Nous connaissons déjà la charité, le besoin de sacrifices de nos excellentes religieuses,

mais pour en pénétrer le mystère, il fallait les visiter dans leurs maisons et les suivre dans les réduits où elles allaient porter les aumônes du riche et les consolations de la foi. Elles sortent enfin de leurs retraites, ces filles timides, ces femmes faibles et délicates, et s'avancent intrépidement sur le théâtre de la mort... Les horreurs de la maladie, les dangers de la contagion excitent leur courage. Leurs rangs vont s'éclaircir: cinq Sœurs Grises ont déjà rendu le dernier soupir, vingt-et-une sont encore aux prises avec la mort. A la Maison de la Providence, douze Sœurs sont sur leur lit de douleur. Celles que le fléau a épargnées jusqu'ici n'ont pas ralenti leur marche un instant ni diminué leurs visites aux *sheds*. Nous les voyons passer chaque jour et elles nous rappellent ces victimes couronnées de fleurs, ornées de bandelettes sacrées qui, au milieu d'un peuple nombreux, marchaient autrefois vers l'autel de leur sacrifice. Leurs vertus, l'admiration de leurs concitoyens, un juste tribut d'hommage de la part même des ennemis de nos institutions religieuses, leur servent d'ornements et de couronnes. Les vœux et les bénédictions des âmes pieuses les accompagnent... Avant de se rendre auprès de leurs malades, elles donnent chaque matin à leurs Sœurs mourantes, dans un adieu plein d'amour, de foi et d'espérance, un rendez-vous pour l'éternité...»

Deux ans plus tard, en 1849, l'épidémie du choléra renouvelait à Montréal les prodiges d'abnégation et de dévouement suscités par celle du typhus.

En cette occasion, Mgr Bourget, notre vénéré Fondateur, rappelait à nos Sœurs qu'elles sont « des victimes consacrées par la religion à la gloire de Dieu et au service du prochain dans les temps d'épidémie », et il leur permettait de sortir seules pour visiter leurs malades dans des cas pressants.

Cette fois encore, toutes les Sœurs que le médecin jugea être assez fortes pour affronter les dangers de l'épidémie furent employées au soin des cholériques. Les Annales de l'Institut racontent comment elles inaugurèrent leur ministère de charité: « Au cours de la nuit, un homme frappe à la porte de l'Asile et demande à grands cris des Sœurs pour sa femme et ses deux enfants qui se meurent du choléra. Une angoisse étreint le cœur de la Mère Supérieure — à qui Mgr Bourget a refusé la faveur de se dévouer en personne auprès des malades. « Qui nommer? se demande-t-elle; ces pauvres enfants, c'est à la mort que je les envoie! » Profondément émue et les yeux pleins de larmes, elle monte au dortoir, sonne une clochette et dit à haute voix: « Mes chères filles, on demande des

sœurs pour les cholériques; quelles seront les premières? — « Moi, moi! » s'écrient plusieurs en se levant précipitamment. Quelques minutes plus tard, au milieu de la nuit, deux d'entre elles s'en allaient braver la mort. Elles eurent le temps de faire administrer leurs malades et de déposer, le matin, trois cadavres dans leurs cercueils. »

Parmi les religieuses qui se dévouèrent auprès des contagionnés, sept contractèrent la maladie et l'une d'elles en mourut.

En 1851 et 1854, le choléra fit de nouveau son apparition à Montréal et nos Sœurs volèrent au secours des victimes avec le même empressement, le jour et la nuit. Il y eut jusqu'à seize veilles, la même nuit, par les Sœurs professes dont le nombre total à cette époque (1854) dépassait à peine quatre-vingts. Afin d'être plus tôt prêtes à répondre aux appels urgents, on avait installé plusieurs lits provisoires au premier étage de la maison, où elles se reposaient en attendant qu'on vienne réclamer leurs services. Elles ne dormaient que de deux nuits l'une et tombaient parfois de fatigue au chevet de leurs malades.

Les épidémies de variole en 1872, 1878 et 1885, trouvèrent encore les Sœurs de la Providence au poste du dévouement et de la cha-

rité. On augmentait alors le nombre des visitatrices à domicile, ce qui n'allait pas sans de lourds sacrifices, témoin la note suivante relative à l'épidémie de 1885: « Afin de secourir un plus grand nombre de malades, nous fermons nos ateliers. Outre les visitatrices ordinaires, vingt professes, dix novices et dix tertiaires sont employées exclusivement au service des variolés. Tant que dure l'épidémie, les visitatrices sont isolées. Le conseil d'hygiène s'entend avec nos supérieures pour le soin, l'assistance et l'alimentation des personnes atteintes de l'épidémie ainsi que des familles en quarantaine. La communauté paie un large tribut au fléau; trente-trois de nos sœurs en sont atteintes; quatre professes en meurent. » (V. Notes Historiques, p. 135).

Le service des malades en temps d'épidémie est devenu traditionnel dans notre communauté. Aujourd'hui, comme autrefois, les Sœurs de la Providence se tiennent aux avant-postes du dévouement en ces tristes circonstances. Lors de l'influenza de 1918, elles furent largement représentées au champ d'honneur de la charité. Il y eut de beaux gestes qui rappelèrent ceux de la jeune famille religieuse naguère appelée à soigner les victimes du typhus et du choléra. Au sein des foyers où elles portèrent, de jour et de nuit, les consolations de la foi jointes à

l'efficacité de leur dévouement, nos Sœurs appaurent vraiment comme des héroïnes disposées à sacrifier leur vie au service du prochain. Ce titre, il est vrai, impose plus d'obligations qu'il ne confère de privilèges, mais c'est précisément pour cela qu'il convient aux humbles servantes des pauvres et des malades, lesquelles s'estiment à leur vraie place, partout où se réfugient la misère, la souffrance et l'affliction.

Le fléau de 1918 une fois enrayé, Mère Marie-Julien, alors supérieure générale, écrivait à la Communauté: « Dix-huit des nôtres sont tombées, la plupart victimes de leur dévouement. Ce sont nos martyres, les martyres de la charité, les gloires de l'Institut. Si nous regrettons leur perte, nous envions leur fin consolante, et nous remercions en même temps Notre-Seigneur d'avoir demandé à notre famille religieuse de si beaux sacrifices. Avec larmes, mais sans murmure, nous lui avons laissé cueillir dans les divers jardins de l'Institut cette gerbe d'épis mûrs pour les moissons éternelles... »

Avant de clore cette première partie du chapitre des « Activités Hospitalières » de notre Institut, donnons ici un exemple — tiré des chroniques de la Maison Mère — du genre de travail accompli par nos Sœurs à domicile:

« Le 1er octobre (1881), nos Sœurs sont appelées dans une famille italienne nouvellement arrivée au pays. Une petite fille vient de naître au foyer, mais le père gravement malade lui-même ne peut s'occuper du baptême de l'enfant. Cinq autres garçons et fillettes en bas âge se trouvent à l'abandon. Ces pauvres gens manquent de tout. Les Sœurs les trouvent dans une situation si misérable, qu'elles en éprouvent une extrême compassion. Elles font venir une Dame du voisinage pour préparer l'enfant au baptême, quêtent à cette fin la lingerie nécessaire, invitent un jeune médecin et son épouse à servir de parrain et marraine, puis elles préparent des aliments pour les deux malades épuisés par la maladie et la faim. Elles vont ensuite dans quelques familles à l'aise et en reviennent, portant des volailles pour faire du bouillon à ces pauvres gens. Avant de partir, elles engagent une femme pour rester auprès d'eux, se réservant le soin de la payer de ses services. Lorsque tout est pour le mieux, et que leurs malades ont reçu les soins voulus, elles rentrent au logis, contentes d'avoir contribué au baptême d'un enfant et soulagé les souffrances des parents. »

Si ce n'est pas là un exemple typique du *Service Social* tel que préconisé aujourd'hui, il faut renoncer à en trouver jamais!

Offrons encore à l'édification de nos lectrices, ce fragment de nos *Annales*:

« Par le temps qui court, nous avons un surcroît de fatigue provenant des veilles multipliées qui se présentent tous les soirs. Il y a, en cette ville, beaucoup de cas de fièvre typhoïde. L'horreur que cette maladie cause aux gens du monde fait que les malades sont bien abandonnés. C'est le temps pour les Sœurs de Charité de se dévouer; aussi, grâce à Dieu, personne ne recule devant la tâche. Tous les soirs, six ou huit Sœurs partent de la Communauté pour aller passer la nuit au chevet des malades à domicile. C'est une augmentation de besogne un peu forte avec les travaux ordinaires qui ne doivent pas être interrompus pour cela. Les santés souffrent, car plusieurs d'entre nous étant faibles, le tour des autres revient souvent. Nous avons consacré notre existence à la CHARITÉ, elle ne nous appartient plus. Si nous succombons sous le faix, notre récompense n'en sera que plus magnifique. La pensée du repos éternel nous fait embrasser les fatigues avec courage. » (octobre 1881)

C'est ainsi que, pour la religieuse vouée au service du prochain, la charité purement humaine et naturelle se transfigure; elle est transposée sur un plan supérieur. Si son grand cœur ne peut voir souffrir un pauvre ou un malade

sans entrer aussitôt en vibration et en action, c'est que sa foi vive lui montre le Christ lui-même souffrant dans ses membres, et c'est Lui seul qu'elle soulage et qu'elle sert en se dépensant auprès des infortunés vers lesquels sa compassion l'incline d'instinct.

Le *Service Social*, tel qu'organisé par notre Mère Fondatrice et exercé par notre Communauté encore à son berceau, est resté à l'honneur parmi nous. La plupart de nos maisons comptent une ou plusieurs sœurs visitatrices à domicile pour les besoins de la localité où elles sont établies.

PREMIER DISPENSAIRE TRAITÉ DE MATIÈRE MÉDICALE

Le premier Dispensaire catholique établi à Montréal pour le traitement gratuit des malades pauvres qui ne vont pas aux hôpitaux, fut inauguré le 1er juin 1863, par Mgr Ignace Bourget de concert avec les sept médecins fondateurs de l'École de Médecine Victoria. Deux Sœurs de la Providence, expertes en science pharmaceutique, en eurent la charge.

De tout temps, au reste, les Sœurs visitatrices avaient donné à leurs pauvres, les *simples* et les remèdes les plus en vogue. Il y avait

même quelques années que, à la demande de nos Sœurs, les docteurs Dagenais et Richard se prêtaient à visiter gratuitement les malades indigents; ceux-ci venaient faire remplir les prescriptions de ces médecins à la Providence.

Le Dispensaire fut puissamment protégé à son origine par les Messieurs de St-Sulpice, aumôniers du quartier St-Jacques, nommément MM. Villeneuve et Tambareau.

En 1875, la Communauté obtint l'enregistrement et le droit de vente du « Sirop de Gomme d'Épinette ». — Lorsque les Messieurs de St-Sulpice retirèrent leur secours au Dispensaire, ce fut la vente de ce sirop et de quelques autres médicaments, fabriqués et mis en vente par notre Communauté, qui créèrent des ressources pour le soutien du Dispensaire.

Vers le même temps, c'est-à-dire en 1882, la chronique mentionne la création d'un *Jardin botanique* à la Longue-Pointe, pour la pharmacie de la Providence.

* * *

En 1869, paraissait notre *Traité de Matière Médicale* dont la première édition fut imprimée aux ateliers de la Maison Mère. Ce livre (format 10 x 6½ pouces) fut composé sous la direction des professeurs de l'École de Méde-

cine. Les Sœurs qui le rédigèrent étaient depuis plusieurs années chargées du service de la chirurgie et du Dispensaire. Elles étaient en outre des infirmières d'expérience: l'une d'elles avait même soigné les blessés sur les champs de bataille chiliens. Leur œuvre fut durable. La première édition fut rapidement enlevée et, dès l'année suivante (1870), une seconde s'imposait. Révisé en 1890, augmenté d'un supplément en 1899, le volume comprend 1600 pages.

La médecine, et par suite la technique des soins à donner aux malades ayant évolué de façon extraordinaire depuis cinquante ans, notre traité de thérapeutique n'est plus au point. Il a été remplacé par des manuels nouveaux plus en rapport avec les progrès de la science; il est cependant encore souvent demandé par des médecins qui y trouvent des précisions toujours pratiques.

BILAN
DES ACTIVITÉS DU SERVICE SOCIAL
DANS TOUTES LES MAISONS DE L'INSTITUT
(1936)

Malades visités à domicile	6,334
Visites des malades à domicile	38,026
Veilles des malades à domicile.....	559
Malades pauvres traités aux dispensaires et cliniques	52,517
Prescriptions servies gratuitement aux pauvres externes	56,956

BILAN
DES ACTIVITÉS DU SERVICE SOCIAL
DANS LA SEULE PROVINCE DE QUÉBEC
(1936)

Malades visités à domicile	4,936
Visites des malades à domicile.....	32,588
Veilles des malades à domicile.....	537
Malades pauvres traités aux dispensaires et cliniques	47,810
Prescriptions servies gratuitement aux pauvres externes	48,490

II

ŒUVRE DES HOPITAUX

L'œuvre du soin des malades chez nous, comme toutes les initiatives de notre vénérée Mère Gamelin, portait dès sa naissance la marque d'un réalisme avisé. Elle avait en outre ce germe de vitalité puissante qui postule développement et progrès. Aussi bien, le Service Social, dans notre Communauté à ses débuts, marcha-t-il de pair avec le service des hôpitaux.

Les hôpitaux provisoires - dont nous donnons plus loin un aperçu historique - ne pouvaient et ne devaient être que le prélude d'établissements permanents où nos Sœurs se consacraient.

craient à *perpétuité* au soin des malades, œuvre que Sa Sainteté Pie XI appelait récemment « la charité dans l'une de ses formes les plus exquises, les plus bienfaisantes, les plus chères au Cœur de Notre-Seigneur. »

La plupart de nos hôpitaux actuellement si prospères ont débuté modestement. On commençait avec l'indispensable, suppléant à la pauvreté des moyens par un luxe de dévouement et de charité qui faisaient des merveilles; puis, peu à peu, le mobilier s'augmentait d'accessoires nouveaux, les demandes d'admission se multipliaient, les méthodes s'amélioraient avec la facilité du service, on agrandissait les locaux, remplaçant au besoin les constructions primitives par des bâtisses plus vastes et mieux aménagées. Bref, l'œuvre hospitalière se développait avec l'impérieuse logique de la vie et le progrès constant de la science médicale.

Simultanément, le perfectionnement professionnel de nos sœurs infirmières s'accroît d'année en année. Il y a un demi-siècle, « la noble et sainte profession d'infirmière », ainsi que s'exprimait le Souverain Pontife Pie XI, n'avait pas encore reçu chez nous, non plus que dans la plupart des Communautés hospitalières du pays, la consécration officielle d'un parchemin laborieusement conquis à la suite d'études régulières

et d'examens brillamment passés. Le service des malades, cependant, était regardé comme une part de choix et l'on s'y employait avec ce dévouement, avec cet art délicat que le génie du cœur inspire à la Sœur de charité. Celle-ci n'est-elle pas en quelque sorte infirmière-née, puisqu'elle éprouve, par une sorte d'instinct, le besoin de se pencher sur ceux qui souffrent en un geste de compassion effective?

Quoiqu'il en soit, pourtant, de l'excellente renommée de nos anciennes hospitalières et de la vénération à laquelle elles ont droit, nous ne pensons pas amoindrir leur mérite en rendant hommage à la supériorité professionnelle de celles d'aujourd'hui, supériorité résultant d'études patientes et difficiles qui ont suivi les développements merveilleux de l'art médical, surtout depuis un quart de siècle.

Notre Communauté n'a épargné aucun sacrifice, n'a reculé devant aucun obstacle pour conserver à ses hôpitaux tout leur prestige et les tenir au niveau des besoins actuels. Les constructions anciennes, démodées ou trop étroites, ont été ou restaurées ou remplacées par de nouvelles bâtisses aménagées suivant les exigences de la technique moderne. Des Écoles de gardes-malades ont été ouvertes dont les directrices se vouent, avec une compétence indiscutée, à la

formation professionnelle d'élèves religieuses et laïques. Outre les trois années du cours régulier, un bon nombre de nos Sœurs ont été appliquées à des études spéciales — bactériologie, diététique, hygiène sociale, administration des hôpitaux, etc., etc., — où de beaux succès ont couronné leur travail.

Au diplôme de l'École, on a ajouté le diplôme universitaire (diplôme de l'État, pour les États-Unis) que possèdent la plupart des officières de départements. Plusieurs des nôtres ont suivi des cours de perfectionnement à l'Université de Montréal et obtenu leur baccalauréat en Sciences Hospitalières. Actuellement (1936) quatre Sœurs gardes-malades sont internes à l'Institut Pédagogique de Montréal où elles s'appliquent exclusivement à des études supérieures en vue de leur profession.

Cette coalition d'efforts généraux et individuels vers un perfectionnement toujours plus accentué, notre Institut entend bien le maintenir, coûte que coûte. L'œuvre des hôpitaux chez nous comprend son devoir d'évoluer sans cesse avec le progrès de la science médicale, c'est-à-dire de s'adapter — pour mieux remplir sa mission — à des conditions extérieures nouvelles, tout en restant fidèle à ce que ses traditions ont d'immuable. L'immobilité serait la mort: le progrès

sera la vie. Adaptation constante et constamment renouvelable d'une tradition permanente de charité, voilà le programme de notre Institut en ce qui regarde toutes ses œuvres, et plus particulièrement celle du soin des malades.

En cela, du reste, il ne fait que poursuivre loyalement et avec soumission de cœur l'idéal tracé par le Souverain Pontife lui-même aux infirmières catholiques réunies en Congrès, à Rome, au mois d'août 1935:

« Soyez donc », leur disait-il, « les plus excellentes infirmières qu'il soit, et les plus excellentes ouvrières de cette grande œuvre... Vous ferez enorgueillir saintement, divinement, le Cœur du bon Dieu, par l'honneur que vous lui rendrez, même par votre compétence d'infirmières; et alors, il en découlera, par une heureuse conséquence, un plus grand bienfait pour les pauvres malades, parce que religieuses, chrétiennes, catholiques, compétentes, vous ne serez à ces titres que plus recherchées, vous ne ferez que multiplier les occasions de faire du bien, les occasions de vous faire apprécier et de faire apprécier en vous, en vos personnes, en votre action, la spiritualité, le surnaturel, la religion, l'Église, le bon Dieu. »

Ce but surnaturel, le Souverain Pontife l'a rappelé, dans la même occasion, avec une in-

sistance digne de remarque: « Le paganisme et le matérialisme veulent entrer partout », déclare-t-il encore; « c'est dire que vous devez être avant tout, surtout, à tout prix, remplies de cet esprit de spiritualité et de christianisme, de surnaturel chrétien. VOILA LA PREMIÈRE CHOSE A FAIRE, VOILA LA PREMIÈRE NÉCESSITÉ. » Et il précise:

« Vous voulez aussi le réconfort matériel, corporel: ainsi a fait N.-S. Jésus-Christ. Il a commandé à ses apôtres: Allez, et portez partout même le bien-être, portez la santé au corps; mais surtout et avant tout, portez le salut aux âmes. — La vie des corps, oui, mais plus encore et infiniment plus, la vie spirituelle, qui va directement à l'âme, cette âme d'où le corps lui-même prend sa vraie valeur. »

Ces deux aspects d'un même programme, la Sœur de la Providence les synthétise dans une phrase qui résume toute sa vie d'hospitalière: soulager et guérir les corps pour mieux atteindre les âmes. — Et les annales de nos divers hôpitaux ne contiennent, pour ainsi dire, que l'histoire de cet apostolat spirituel mené de front avec le souci pratique du mieux-être corporel des malades. On y trouve le récit de nombreuses et touchantes conversions, où l'action intime de la grâce a été manifestement secondée par la

prière et le sacrifice de la religieuse hospitalière, non moins que par son abnégation nuancée de discrétion et de tact, dont le spectacle journalier finit par avoir raison des préjugés les plus tenaces contre une religion qui inspire à d'humbles femmes tant de courageuse simplicité dans l'héroïsme et le désintéressement.

« Il faut qu'il y ait chez toutes les Sœurs la soif des âmes, » est-il marqué à l'article 120 de nos constitutions. La Sœur de la Providence employée au service des malades éprouve cette soif surnaturelle qui lui donne la force de se dépenser, de s'immoler dans un labeur pénible. Aussi bien, lorsque Dieu bénit son zèle et lui donne l'indicible consolation d'en cueillir les fruits, est-ce avec un enthousiasme généreux qu'elle reprend la belle parole de Sa Sainteté Pie XI, parlant du soin des malades ainsi compris: « IL VAUT LA PEINE DE VIVRE, IL VAUT LA PEINE DE TRAVAILLER, IL VAUT LA PEINE DE MOURIR POUR UN TEL IDÉAL! »

* * *

Nous ne pouvons songer à faire ici l'historique de tous nos hôpitaux, mais nous donnerons ci-après un aperçu de la fondation et du travail qui s'accomplit dans quelques-uns des

plus importants, ajoutant de simples notes chronologiques pour les autres.

Donnons ici même une STATISTIQUE GÉNÉRALE de nos activités hospitalières pour l'année 1936:

Total des hôpitaux dirigés par les Sœurs de la Providence: 46 - dont 25 au Canada, 20 aux États-Unis et 1 en Alaska.

Total des Sœurs employées dans ces hôpitaux: 1,475 - dont 1,039 au Canada et 436 aux États-Unis.

Nombre total des lits pour les malades: 6,075 - dont 2,771 au Canada et 3,304 aux États-Unis - (L'Hôpital St-Jean-de-Dieu non-compris - compte 5,700 lits).

Total des malades soignés dans les hôpitaux en 1936: 87,486 - dont 34,494 au Canada et 52,992 aux États-Unis.

Malades visités à domicile: 6,334.

Nombre de visites faites à ces malades: 38,026.

Nombre de veilles à domicile: 559.

Malades pauvres traités aux dispensaires et dans les cliniques: 52,517.

Prescriptions servies gratuitement aux pauvres malades externes: 56,956.

Nos Écoles de gardes-malades sont au nombre de 25, et comptent un total de 1,062 élèves laïques.

HOPITAUX PROVISOIRES

HÔPITAL ST-CAMILLE, MONTRÉAL (1849)

Le premier service d'infirmières pour la direction d'un hôpital fut organisé par notre vénérée Fondatrice elle-même en 1849.

A cette époque, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut, le choléra sévissait pour la troisième fois à Montréal. Dès le mois de juin, les autorités civiles et religieuses se mirent en devoir de lutter contre le fléau. Deux hôpitaux furent aménagés à cette fin, dont l'un confié aux Sœurs Grises, et l'autre aux Sœurs de la Providence.

Le 1er juillet 1849, nos Sœurs s'installaient dans la spacieuse résidence de Madame Nowlan transformée en un hôpital que Mgr Bourget plaça sous le vocable de St-Camille de Lellis. Dès le lendemain, elles y recevaient des malades, catholiques et protestants. Parmi ces derniers, « à l'exception de trois », lit-on dans la chronique, « tous firent abjuration et eurent le bonheur de recevoir les derniers Sacrements. Ils furent au nombre de 44 ». - Le chiffre total des patients soignés à l'Hôpital St-Camille s'éleva à 138. - 69 furent renvoyés après guérison - 66 moururent du choléra, et 3 d'autres maladies.

L'épidémie ayant cessé, l'Hôpital ferma ses

portes le 30 septembre, après avoir fonctionné trois mois, et nos Sœurs revinrent à la Communauté. Un rapport officiel, signé à cette date par M. le maire Édouard-Raymond Fabre et ses conseillers, porte ce qui suit :

« Les Sœurs de Charité de l'Asile de la Providence ont bien voulu prendre gratuitement le soin de l'Hôpital de la rue Ste-Catherine, et les Sœurs Grises, celui de l'Hôpital de la Pointe-St-Charles. Il n'y a pas de termes assez forts pour qualifier le zèle et la patience que ces dames charitables ont montrés dans l'exercice de leurs devoirs pleins de dangers. »

* * *

Un autre Hôpital Saint-Camille, ouvert à Montréal pour les variolés, fut aussi sous la direction de nos Sœurs, du 9 novembre 1874 au 6 octobre 1877.

HOPITAL ST-PATRICE, MONTRÉAL (1852)

Le 3 janvier 1852, nos Sœurs prenaient la direction de l'Hôpital St-Patrice organisé à Montréal par un groupe de médecins, pour les malades de langue anglaise. Sept religieuses furent assignées à cette œuvre. Durant les six mois d'existence de l'établissement, elles reçurent

et soignèrent 300 malades. Il y eut des réfections de vie qui firent apprécier leurs services d'infirmières. La statistique religieuse mentionne en outre trois abjurations et deux baptêmes d'adulte. Le 4 juillet, le docteur H. Howard, entouré de ses malades, abjura le protestantisme dans la sacristie de l'hôpital.

Le 9 juillet 1852, l'Hôpital St-Patrice était réduit en cendres par le grand incendie qui, depuis la veille, détruisait la majeure partie du quartier St-Jacques, y compris l'évêché et la cathédrale.

SERVICE TEMPORAIRE A L'HÔPITAL ANGLAIS

Depuis les premiers jours de la fondation de la Communauté, nos Sœurs visitaient régulièrement l'Hôpital-Général du Faubourg Québec, communément appelé l'Hôpital anglais, où les malades protestants constituaient la presque totalité du personnel hospitalisé.

A différentes reprises, Mgr Bourget leur avait dit : « Contentez-vous de cette visite régulière, en attendant que la divine Providence en dispose autrement... Espérez que Dieu vous fournira un jour les moyens d'aller servir les malades de cet hôpital... »

Le 29 juin 1864, une terrible catastrophe

de chemin de fer, survenue au pont du Grand Tronc, à Belœil, fournissait à nos Sœurs l'occasion de réaliser pendant quelque temps ce beau rêve de leur charité apostolique toujours en quête de nouveaux champs d'action auprès des malades.

Près de 150 blessés furent distribués dans les hôpitaux de la ville. L'Hôpital-Général du faubourg Québec, par l'entremise de Monsieur L. Villeneuve, sulpicien, réclama les services de nos Sœurs qui, au dire de la chronique, reçurent cet appel comme une bonne fortune. « Ce fut avec bonheur », écrit l'annaliste, « que notre chère Supérieure acquiesça à cette demande. Un quart d'heure plus tard, sept Sœurs s'acheminaient vers ce lieu qui devait être le théâtre de notre œuvre première, *la plus chère à nos cœurs.* » Reçues avec courtoisie par MM. les médecins de l'Hôpital anglais, elles y commencèrent le soir même leur service d'infirmières, pansant les plaies des malheureuses victimes et secondant les médecins dans les opérations chirurgicales. Plusieurs allemands étaient au nombre des blessés: le lendemain, notre Supérieure rappelait de Burlington une Sœur d'origine allemande qui pût comprendre ces pauvres gens, la plupart catholiques.

Treize ou quatorze Sœurs passaient la jour-

née à l'Hôpital, et huit y faisaient le service de nuit. La chronique du temps, riche de détails sur ce fait, conclut par les lignes suivantes:

« Les médecins paraissent satisfaits de nos services et ils veulent toujours se servir de nous pour les aider dans leurs opérations. L'un deux disait ces jours derniers à l'une de nos Sœurs, qu'il serait à désirer que nous restions à l'Hôpital pour soigner les malades. Sur la réponse qu'elle lui fit, qu'il ne tenait qu'à eux d'avoir les Sœurs, puisque nous n'avons pas de plus grand bonheur que celui d'exercer nos œuvres, il ajouta: « Madame, s'il n'en tenait qu'à moi, vous seriez ici depuis longtemps, car je regarderais cela comme l'un des plus grands services que nous puissions rendre à l'humanité. »

Toutefois, le service de nos Sœurs à l'Hôpital anglais ne fut que temporaire. Commencé le 9 juin, il se termina le 23 juillet. Elles continuèrent cependant d'y visiter les malades deux ou trois fois par semaine, comme auparavant.

HOPITAUX ACTUELS

Ainsi que nous l'avons signalé plus haut, notre Institut possède actuellement (1936) 46 hôpitaux. Parmi les vingt qu'elle dirige aux

États-Unis, les plus importants sont ceux de Seattle, Spokane et Yakima, dans le Washington; Portland et Astoria, en Oregon; Oakland, en Californie; Great Falls et Missoula, dans le Montana. Ces hôpitaux peuvent rivaliser avec les institutions similaires du pays. Ce sont de vastes établissements, pourvus de toutes les améliorations modernes, et dont la parfaite organisation contribue pour sa part à soutenir le prestige de l'Église catholique au sein d'une population aux croyances si diverses.

Au Canada, notre Communauté dirige 25 hôpitaux répartis comme suit:

- 12 dans la province de Québec;
- 2 dans l'Ontario;
- 1 dans le Nouveau-Brunswick;
- 1 dans la Saskatchewan;
- 5 dans la Colombie Anglaise;
- 4 dans l'Alberta.

Nous donnons ci-après un bref historique des plus remarquables, avec une rapide énumération des autres.

HOPITAUX

DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC

Hôpital St-Jean-de-Dieu, GAMELIN, Montréal.
Hôpital du S.-Cœur, CARTIERVILLE, Montréal.
Hôpital Saint-Joseph, TROIS-RIVIÈRES.

Hôpital Saint-Eusèbe, JOLIETTE.
Hôp. S.-Joseph du P.-Sang, RIVIÈRE-DU-LOUP.
Hôtel-Dieu de VALLEYFIELD.
Institut Bruchési, MONTRÉAL.
Hôpital du Sacré-Cœur, HULL.
Hôpital Saint-Joseph, LACHINE, près Montréal.
Hôp.-Hospice de la Prov., CHANDLER, Gaspé.
Hôpital de la Providence, MONTRÉAL-EST.
Hôp.-Général du Christ-Roi, VERDUN, Montréal.

HOPITAL ST-JEAN-DE-DIEU

(1873)

Dans les registres officiels des fondations de l'Institut, l'inauguration de l'Hôpital St-Jean-de-Dieu est insérée à la date du 24 octobre 1873, jour où l'œuvre des aliénés s'installait à Hochelaga, dans les casernes, sous la direction de sœur Thérèse de Jésus nommée supérieure du nouvel établissement.

Toutefois, si l'on veut trouver l'origine de cette œuvre admirable, il faut remonter au 1er octobre 1827. Ce jour-là, Madame Jean-Baptiste Gamelin, la future fondatrice des Sœurs de la Providence, assistait, éplorée, à la mort de son époux qui, avant de retourner à Dieu, lui avait confié la garde d'un idiot qu'il protégeait. Madame Gamelin entoura d'attentions ce fils adop-

tif, incapable d'articuler un mot. Elle le logea dans une petite maison située dans son jardin et associa à ses soins la mère de cet infortuné. Par une touchante délicatesse de la Providence, le pauvre Dodais eut à ses derniers moments suffisamment l'usage de la parole pour remercier sa bienfaitrice.

Le grain de sénévé était jeté en terre: il devait passer par toutes les périodes normales de la croissance, avant d'être le grand arbre qui a nom: HÔPITAL ST-JEAN-DE-DIEU.

On trouve dans le « Bottin Médical » de 1936 un bref historique dont nous extrayons les lignes suivantes:

« Cette immense institution, la plus importante du pays en ce qui concerne l'œuvre des aliénés, peut hospitaliser, en 1936, plus de 5,000 malades et compte un personnel d'environ mille religieuses, médecins et employés.

« Très bien située dans la banlieue de Montréal, cette maison possède une organisation unique en son genre et, peut-être, dans le monde entier. Seuls, ceux qui l'ont étudiée peuvent comprendre ce qu'il a fallu de travail, d'économie et de persévérance pour arriver à ce résultat.

« Un corps de médecins spécialisés, choisis par l'Université de Montréal qui compte parmi

eux plusieurs de ses professeurs, s'occupe du traitement des maladies nerveuses et mentales. Tous les malades reçoivent à l'Hôpital un traitement scientifique approprié à leur état... »

Cette appréciation de juges impartiaux, placée en tête du présent travail historique, nous met à l'aise pour parler d'une œuvre dont notre Institut s'honore à bon droit, sans toutefois oublier que la gloire en revient au premier Auteur de tout bien, et le mérite initial aux premières ouvrières soutenues dans leur tâche par l'exemple de notre vénérée Fondatrice et les puissants encouragements de Mgr Bourget.

Mère Gamelin, dans ses rapports assidus avec ses protégés, avait puisé une compassion sans limite pour les personnes privées de raison. Elle s'étonnait qu'une ville comme Montréal ne pût leur offrir aucun refuge et elle rêvait pour eux une maison spacieuse et hospitalière où ils ne seraient un danger ni pour la société ni pour eux-mêmes. En suivant la trame de l'histoire, nous voyons comment s'est réalisé le désir de cette âme dévorée de zèle et de charité.

Voici, dans un laconisme qui ne manque pas d'éloquence, par quelles étapes l'œuvre des aliénés a atteint le développement qui la classe aujourd'hui parmi les meilleures institutions du genre. Sur cette nomenclature chronologique,

nous greffons quelques détails empruntés aux archives:

Novembre 1845.— Inauguration de l'œuvre des insensés dans une maison du jardin de l'Asile de la Providence. On y interne trois patients. Sœur L'Assomption (Brady) est chargée du soin de ces malades.

1er octobre 1852.— La ferme St-Isidore de la Longue-Pointe, aménagée pour y interner des aliénés, débute avec dix-sept malades. Mgr Bourget bénit cet asile sous le vocable de St-Jean-de-Dieu.

30 octobre 1856.— Les aliénés de la ferme susdite sont transférés au village de la Longue-Pointe où des chambres leur sont aménagées dans le couvent même (Providence St-Isidore) ouvert en 1852. — En 1863-64, on construit pour eux une annexe au dit couvent, et cette section distincte se nomme Saint-Jean-de-Dieu.

4 octobre 1873.— Signature du premier contrat par lequel le gouvernement provincial confie aux Sœurs de la Providence le soin des aliénés. La Communauté commence dès lors à recevoir les malades du gouvernement, les femmes à la Providence St-Isidore, les hommes aux casernes d'Hochelaga, dans la maison dite « des officiers » louée à cette fin et inaugurée le 24 octobre 1873.

Le révérend Père A. Lacombe, oblat missionnaire, célébra la messe dans un corridor des casernes. Il dit aux Sœurs en partant: « J'ai rencontré bien des choses pénibles dans nos missions du Nord, mais je n'ai rien vu qui soit plus méritoire que l'œuvre accomplie par vous à Hochelaga. »

En 1874, commencèrent les travaux de construction d'un vaste asile, sous la direction de notre habile sœur Thérèse de Jésus. L'entreprise devait coûter \$175,000 dollars. Pour se procurer cette somme énorme, il fallut faire des emprunts considérables à des intérêts plus ou moins élevés. Certaines gens accusèrent la Communauté de témérité et d'imprudence, mais, une fois de plus, la Providence allait donner raison à la confiance audacieuse de ses Filles.

Le 14 août 1875, tous les malades des casernes et de la Providence St-Isidore étaient installés dans la nouvelle bâtisse qui fut bénite solennellement le 28 octobre de la même année, par Mgr Bourget.

En cette occasion, notre vénéré Fondateur érigea canoniquement le dit Hospice par un décret qui constitue un véritable historique de l'œuvre des aliénés à ses débuts. Nous en extrayons les passages suivants:

« Cette nouvelle fondation s'est faite pour

répondre aux ardents désirs de beaucoup de bonnes familles qui, souffrant avec une extrême peine l'éloignement des personnes infortunées dont il leur fallait se séparer¹, se plaignaient de ne pouvoir que très difficilement les visiter, les encourager, les consoler dans leur malheur...

« C'est ce qu'ont parfaitement compris les Sœurs de la Providence à qui le public est redevable de ce précieux établissement. Car, dépositaires des amères douleurs de ces respectables familles au sein desquelles leur charité leur donnait une libre entrée et un accès facile, elles avaient été souvent témoins du spectacle déchirant qui s'y renouvelait sous leurs yeux, chaque fois qu'il fallait se séparer d'un bon père, d'une mère chérie, d'un enfant bien-aimé, que l'on était forcé d'arracher à leur tendresse pour les confier au loin à des soins étrangers.

« Ça été en grande partie pour consoler ces familles, que les dites Sœurs de la Providence ont cru devoir se mettre généreusement à contribution en acceptant les propositions du gouvernement et en s'engageant à ériger cette nou-

¹ L'Asile des aliénés de Beauport, organisé en 1845, était devenu insuffisant et, par ailleurs, situé à plus de 60 lieues de Montréal, il était d'un accès difficile pour la population de la ville et des environs.

velle maison, dans un magnifique local situé à la porte de notre ville et au centre des communications, afin que tout le monde puisse y avoir un accès facile.

« D'ailleurs, ces Sœurs, ainsi que leur charitable Fondatrice, la respectable Mère Gamelin, s'étaient, dès le principe, senties pressées d'un ardent désir de se vouer au soin des aliénés. Elles s'étaient dans tous les temps ménagé, dans leurs différents asiles, tant à la ville qu'à la campagne, des moyens de faire en petit une œuvre si chère à leur cœur. »

Sœur Thérèse de Jésus, qui dirigeait depuis 1873 l'œuvre des aliénés, avait à cœur de la tenir sur le meilleur pied possible. Dans ce but, elle entreprit, en 1889, un voyage d'études en Europe, accompagnée de sœur Madeleine du Sacré-Cœur, assistante économe, de MM. G. Lamothe, avocat de la Communauté, E. Bourque et A. Barolet, médecins de l'Asile St-Jean-de-Dieu. Pendant près de trois mois, le groupe visita les principaux asiles d'aliénés d'Angleterre, d'Écosse, de France, de Belgique et d'Italie. Avec les bénédictions de S. S. Léon XIII, sœur Thérèse de Jésus revint munie d'une foule de connaissances et de renseignements utiles à son œuvre.

L'épreuve ne devait pas tarder à s'abattre

sur son Hospice. Le 6 mai 1890, survint une épouvantable catastrophe: le feu rasa de fond en comble la vaste bâtisse érigée depuis quinze ans à si grands frais. Douze cents patients étaient sans abri. Ces heures lugubres firent éclater des prodiges de dévouement et de charité: des maisons de la Providence et autres institutions furent mises à la disposition des malades.

Sœur Thérèse de Jésus, débile et dépourvue de ressources pécuniaires, voyait son œuvre apparemment anéantie. Mais, selon une parole de notre vénéré Fondateur, « l'expérience a prouvé plus d'une fois que l'on n'est jamais mieux que lorsqu'on est à bout de tout. » C'est alors, en effet, que Dieu se charge de pourvoir à nos besoins. Il le fit magnifiquement à l'égard de sa fidèle *chargée d'affaires* qui songea à de nouvelles constructions le jour même du sinistre.

S'abandonnant à la Providence, l'héroïque supérieure se mit en devoir, neuf jours seulement après la destruction de son Hospice, de le remplacer par quatorze pavillons temporaires, d'après un plan qu'elle avait vu en Europe, l'année précédente.

En quatre mois, ce plan était exécuté, et le 8 septembre, tous les patients dispersés prenaient possession de leur nouvelle demeure, la-

quelle consistait en une série de quatorze pavillons à deux étages, reliés par un corridor et mesurant chacun 200 x 35 pieds.

La vénérable fondatrice et supérieure de l'œuvre y avait consumé ses dernières énergies. Le 22 novembre 1891, elle entra paisiblement dans l'éternel repos, âgée de 66 ans. Cette mort fut considérée comme un deuil public.

En 1895, sur les ruines de l'Asile incendié, l'on construisit une maison centrale, en pierre, désignée sous le nom de « Résidence Ste-Thérèse, » où l'on reçoit les pensionnaires privés. Près du fleuve, se trouve la Providence St-Isidore, aujourd'hui maison provinciale. Le cimetière de la Communauté y est attenant.

Les pavillons temporaires, dit « pavillons rouges », durèrent onze ans. On les remplaça par des pavillons permanents qui furent terminés en 1901 et qui existent encore aujourd'hui (1936). Cette nouvelle construction, destinée aux pensionnaires du gouvernement, est formée de douze pavillons en pierre, à trois étages, reliés entre eux par trois corridors longs de mille pieds chacun, et d'un groupe de bâtiments comprenant la bâtisse des pouvoirs, les ateliers, les cuisines et les dépenses, etc.

Afin de faciliter le transport des aliments,

des cuisines aux réfectoires, un tramway à accumulateurs électriques, conduit par un garde-moteur, fait le service depuis le 7 juillet 1902. A ce tramway, on raccorde un char à passagers circulant à certaines heures à travers les longs corridors.

Le 13 mars 1897, l'Hôpital St-Jean-de-Dieu a été érigé en paroisse canonique et civile.

LE SANATORIUM BOURGET

(1928)

L'Hôpital St-Jean-de-Dieu, tel qu'inauguré en 1901, était bien en avance sur son temps, et par sa disposition générale et par le soin qu'on avait apporté à distribuer d'une façon hygiénique et moderne les salles de jour et les dortoirs, l'éclairage, la ventilation, le chauffage et tous les services accessoires.

Cependant, l'augmentation de la population du district de Montréal finit par surpeupler l'établissement devenu trop étroit. De plus, l'orientation nouvelle de la thérapeutique des affections mentales nécessitait une organisation, un matériel et des locaux adaptés où les services médicaux seraient centralisés, où les accessoires exigés par les traitements modernes seraient mis à la disposition des psychiatres de l'Hôpital.

Notre Communauté, voulant se tenir à la hauteur de sa mission envers les pauvres malades aliénés, ne recula pas devant les sacrifices qu'exigeait la construction d'un pavillon moderne inauguré en 1928 sous le nom de SANATORIUM BOURGET.

Cette majestueuse structure de pierre à cinq étages et à l'épreuve du feu, est destinée à l'administration; elle s'élève en avant des pavillons ouverts en 1901.

Le premier étage comprend, outre l'administration et l'aumônerie, la pharmacie générale, les bureaux des dentistes, la salle d'hydrothérapie, les parloirs, les bureaux de téléphone, le bureau de poste, etc.

Au deuxième, se trouvent les bureaux du Surintendant médical, de son assistant, la salle des délibérations, les bureaux des médecins de service, le secrétariat et le département des internes. A l'autre extrémité, un département de pensionnaires privés, aménagé de façon très moderne.

Le troisième, le quatrième et une partie du cinquième sont consacrés aux malades, hommes et femmes. Tous les malades arrivants sont reçus dans ce pavillon où ils sont examinés, observés et classifiés avec soin.

Au cinquième se trouvent les salles de chi-

rurgie générale et spéciale, les services d'oto-rhino laryngologie, de Rayons X et d'électricité, puis les vastes laboratoires comprenant une dizaine de pièces.

La salle d'autopsie est au sous-sol, à proximité des chambres mortuaires. Plus loin sont les vestiaires où l'on garde les effets des malades, les ateliers de reliure et d'imprimerie, les laboratoires de la pharmacie, etc.

Dans l'une des ailes, se trouve un luxueux département pour le traitement des maladies nerveuses, suivant les dernières données de la science. Ce département est absolument indépendant des autres services de l'Hôpital. Il a son service spécial.

L'établissement est entouré de vastes terrains couverts d'arbres et de fleurs qui rendent la cure d'air et de soleil facile et agréable. En hiver, un magnifique solarium est à la disposition des malades.

Des jeux en plein air, tels que tennis, croquet; etc., permettent à ceux qui le peuvent de faire de l'exercice et de se récréer au dehors.

Une diététicienne diplômée a la direction des cuisines de l'Hôpital.

En 1928, le secrétaire permanent de l'association des aliénistes et des neurologistes de

France, le docteur René Carpentier, parlant de St-Jean de Dieu, disait spontanément, après avoir visité l'Hôpital: « J'ai visité un grand nombre d'hôpitaux d'aliénés, j'en ai vu de toutes espèces, mais je n'en connais pas de supérieur! »

Notre Communauté, toutefois, en agrandissant les murs de cette vaste institution par l'érection du Sanatorium Bourget, n'a pas eu pour fin d'élever une maison monumentale à renommée sensationnelle et retentissante, mais bien une enceinte de charité pour recueillir plus de misères et les mieux soulager. C'est à quoi se vouent, sans rétribution humaine, dans un labeur pénible et ingrat, nos admirables sœurs employées au service des aliénés.

NOUVEAUX AGRANDISSEMENTS

(1935 et 1936)

Le sanatorium Bourget était loin de compléter le plan d'ensemble de l'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu tel qu'adopté en 1897. On attendait l'heure de la Providence.

Le 28 avril 1934, notre Communauté signait un nouveau contrat avec le Gouvernement provincial, pour une période de vingt-six ans. Ce contrat offrait des garanties et des avantages

qui permettaient d'entreprendre l'agrandissement de l'Hôpital et la construction de la chapelle.

Un mois plus tard, on commençait les travaux et, le 2 février 1935, avait lieu la bénédiction d'un nouveau pavillon sous le vocable de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Ce jour-là, une première messe était célébrée dans la vaste chapelle pouvant contenir facilement 2,000 personnes.

Le pavillon Notre-Dame des Sept-Douleurs comprend trois ailes: une aile centrale mesurant 280 x 60 pieds et deux ailes latérales de 185 x 55 pieds.

Le 30 juin 1936, le pavillon Notre-Dame du Rosaire était inauguré, faisant pendant au pavillon Notre-Dame des Sept-Douleurs. Par là se trouve maintenant complété, mais d'une manière différente, le vaste plan général élaboré, il y a quarante ans.

Ce pavillon, avec son oratoire qui peut contenir 1,000 personnes, est construit spécialement pour les femmes.

ÉCOLE EMMÉLIE TAVERNIER

(1930)

Au premier étage du pavillon Notre-Dame des Sept-Douleurs, dans de vastes salles par-

faitement aménagées, pleines de fraîcheur et de soleil, bourdonne joyeusement un rucher de 235 enfants, dont 80 filles et 155 garçons: c'est l'ÉCOLE EMMÉLIE TAVERNIER pour l'éducation des anormaux et arriérés mentaux.

Ses débuts furent modestes. En 1930, à la suite d'un voyage aux États-Unis, au cours duquel nos Sœurs purent constater le bienfait d'une éducation spéciale chez les enfants arriérés, les autorités de l'Hôpital décidèrent de faire un essai de ce genre. Jusque-là, on s'était borné à enseigner le catéchisme et la lecture aux enfants admis à l'Hôpital, à leur donner les premières notions de savoir-vivre et d'éducation, sans pourtant être convaincu de la possibilité de leur développement mental.

La première année scolaire s'ouvrit en septembre 1930, dans un local de fortune, avec une inscription de 36 filles et d'un nombre équivalent de garçons. L'enseignement consistait surtout en leçons de choses, notions de politesse, tenue, ordre et discipline, un peu de lecture, de calcul — le tout entremêlé de jeux et de petits travaux faciles. Les élèves répondirent de façon étonnante aux peines que l'on s'était données. A la fin de l'année scolaire, une petite exposition eut le plus grand succès et prouva de façon péremptoire le bien fondé de cette œuvre.

La Communauté résolut dès lors de l'organiser régulièrement, et elle envoya à cette fin deux religieuses aux États-Unis, pour y étudier dans les meilleures écoles du genre: celles de Waverly et de Wrentham, près de Boston.

En mai 1931, l'École était aménagée suivant les plans et méthodes étudiés sur place, avec un matériel considérable pour l'enseignement sensoriel et le développement physique des arriérés, lesquels sont souvent atteints de tares physiques.

Cette installation n'était que provisoire. En mars 1935, l'œuvre fut transférée dans le nouveau pavillon Notre-Dame des Sept-Douleurs, et on lui donna le nom officiel d'ÉCOLE EMMÉLIE TAVERNIER.

Son but est de développer chez les enfants arriérés et anormaux le sentiment religieux et social, pour leur permettre de vivre en société, les amenant à se suffire à eux-mêmes sans réclamer constamment l'aide d'autrui et, en bien des cas, se rendre utiles au prochain. Quand ce but n'est pas pleinement atteint, l'éducation qu'ils ont reçue à l'École permet à ces pauvres enfants de mener une vie plus raisonnable, plus agréable même, au lieu de s'enfoncer davantage dans les bas-fonds de l'idiotie, par défaut d'exercice de leurs facultés.

La méthode montessorienne, les procédés de Froebel, aussi bien que de Pestolozzi et le grand principe de Fénélon: « Instruire en amusant », trouvent ici leur application dans ce qu'ils ont de meilleur. C'est la méthode dans toute sa plénitude, au service de maîtresses expérimentées et spécialisées dans l'éducation des anormaux.

Les enfants sont divisés en petits groupes d'une dizaine tout au plus, et classés par ordre d'âge mental. La première chose à faire à l'arrivée des enfants est donc de déterminer, au moyen des tests Binet-Simon ou autres, leur quotient mental et le développement de leurs facultés sensorielles.

Un grand nombre de ces enfants, par suite de l'immobilité, du silence ou de la réclusion dont ils sont le plus souvent victimes dans les familles, parviennent à l'âge de 7 ou 8 ans sans savoir se servir de leurs bras ou de leurs jambes, et sans savoir tirer le moindre parti des organes de leurs sens. Conséquemment, les premiers exercices qui s'imposent à leur entrée à l'École sont les exercices sensoriels.

Il a fallu pour cela établir, au-dessous des classes enfantines ou maternelles, un premier cours dit « d'exercices sensoriels » pour les enfants dont l'âge chronologique peut varier de

4 à 15 ans, mais dont le niveau intellectuel et la culture physique n'excèdent pas ceux qu'on trouve chez des bébés normaux de 2 à 3 ans.

L'ÉCOLE EMMÉLIE TAVERNIER, telle qu'organisée aujourd'hui (1936), comprend:

- a) Un cours d'exercices sensoriels dont la durée est de deux ou trois ans;
- b) Le cours d'enseignement maternel destiné aux enfants dont l'âge mental est de quatre à six ans;
- c) Le cours primaire élémentaire pouvant s'étendre jusqu'à la 3ème et peut-être la 4ème année du programme officiel des écoles publiques;
- d) Le cours d'enseignement ménager.

A l'aide de procédés ingénieux, à force de patience et de dévouement, en exploitant les moindres aptitudes et les goûts particuliers de chaque enfant, on réussit à mettre en valeur tout le peu de vie physique, intellectuelle et morale que possèdent ces pauvres petits déshérités de la nature.

Actuellement, des guérisons notables ont été opérées. L'École a enregistré, au cours de 1936, des réveils remarquables. Sur 46 élèves confirmés, 30 ont pu faire leur première communion, après avoir subi avec succès l'épreuve

d'un examen sérieux en matière d'instruction religieuse.

Cet enseignement — est-il besoin de le dire? — est pénible et fatigant. Il exige une patience, une maîtrise de soi à toute épreuve, jointes à une souplesse d'esprit très développée pour se mettre au niveau de l'intelligence obnubilée de l'enfant.

Une classe d'enfants anormaux est assez dispendieuse à aménager, à raison du matériel considérable et de l'ameublement particulier qu'elle nécessite.

Pour ce genre de rééducation, un personnel nombreux et spécialisé est requis. Celui de l'École Emmélie Tavernier se compose de la Sœur Directrice et de 16 professeurs, dont 9 religieuses, une garde-malade graduée, une garde-malade élève, 3 institutrices laïques, un professeur de menuiserie et un professeur d'horticulture.

Le programme d'une journée, chez les enfants anormaux, est des plus variés et s'adapte au diapason de la disposition des élèves: chant, musique, enseignement religieux, gymnastique, leçons de choses, lecture, écriture, arithmétique, etc.

Les visiteurs sont particulièrement intéressés à la salle d'enseignement ménager et à l'ate-

lier des travaux manuels qui leur révèlent des choses étonnantes: des corbeilles, des tricots, des paniers, des tapis crochetés, des centaines de pièces de lingerie confectionnées par les petites filles, tandis que, dans une salle voisine, sous la direction d'un habile contremaître, des tabourets, des tables, et divers autres petits meubles utiles sont découpés, assemblés, polis et peints par les petits garçons.

Le 24 mai 1935, l'École Emmélie Tavernier recevait la visite de l'un des secrétaires du Département de l'Instruction Publique, Monsieur B.-O. Filteau, qui fit un rapport élogieux à Monsieur le Surintendant de l'Instruction publique, de tout ce qu'il avait vu et admiré. Ce rapport se termine par les lignes suivantes que nous reproduisons textuellement: « Il faut s'incliner avec admiration devant les humbles sœurs de charité qui, sans bruit, patiemment, généreusement, avec un savoir-faire digne de tous les éloges, se dévouent sans compter pour mener à bonne fin cette merveilleuse œuvre d'éducation. »

L'ÉCOLE DE GARDES-MALADES

(1912)

Un hôpital comme celui de Saint-Jean-de-Dieu ne serait pas complet s'il ne possédait un

personnel hospitalier à la hauteur de sa tâche, capable de seconder l'action du médecin et de soigner les malades non seulement avec la charité du cœur, mais encore avec l'expérience acquise par la pratique de fortes études.

La fondatrice et les premières ouvrières de l'œuvre des aliénés le comprirent. Dès les débuts, elles pourvurent à la formation technique de bonnes hospitalières.

« L'on sera peut-être étonné », écrivait notre judicieuse Mère Marie-Antoinette en 1924, « d'entendre dire que notre première école de gardes-malades, après l'Asile de la Providence, fut organisée à l'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu. C'est pourtant ce qui eut lieu, et c'est là un point d'histoire incontestable. Autrement, quel nom faudrait-il donner à ces cours organisés par le savant docteur BOURQUE, médecin en chef de l'Hôpital, ou à ces conférences de démonstrations données soit par un médecin, soit par les plus habiles sœurs pharmaciennes et gardes-malades de la Maison Mère, pour former les religieuses à leurs devoirs spéciaux d'infirmières? A quoi eussent servi ces traités de médecine moderne, ces pièces d'anatomie et tout l'outillage de petite chirurgie importé d'Europe pour les Sœurs de St-Jean-de-Dieu? Nos anciennes elles-mêmes semblent parfois oublier ces faits

qui furent comme les accessoires de leur dévouement. Dorénavant, l'histoire sera mieux documentée, puisque des actes officiels rediront d'âge en âge les sacrifices de chaque époque pour la sainte cause de la charité exercée auprès des malades. »

C'est ainsi que, pendant de nombreuses années, se poursuivit la formation des premières Sœurs de l'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu.

Mais voici un nouveau siècle riche en découvertes de tous genres: la thérapeutique est bouleversée, l'art médical marche à grands pas vers un progrès toujours plus merveilleux. La psychiatrie elle-même évolue considérablement: au traitement symptomatique se substitue le traitement étiologique. On ne se contente plus d'un rôle de protection à l'égard des aliénés: on vise à guérir le patient. Cette dernière obligation morale, imposée au psychiatre moderne, est d'autant plus impérieuse qu'il a à sa disposition des données et des moyens qui manquaient à ses devanciers.

De ce souci de mieux faire, en secondant le médecin, est née en 1912, l'École des Gardes-Malades qui fut régulièrement organisée à l'instigation de feu le docteur Alcée Tétreault, médecin en chef de l'Hôpital St-Jean-de-Dieu, bienfaiteur insigne de l'œuvre par son dévouement,

sa science et le constant intérêt qu'il porta à l'institution. En octobre 1912, quarante religieuses commençaient leurs études sous sa direction et avec le concours de son distingué confrère, le docteur Gaston Lefébure de Bellefeuille, comme lui, professeur à l'Université de Montréal, tous deux se constituant les premiers professeurs de l'École.

Nos Sœurs apportèrent à l'étude une générosité et une ardeur d'autant plus admirables, que leur travail se faisait dans des conditions difficiles et au milieu de contradictions de tous genres. Au début, on n'avait pas de local approprié. Il fallait se réunir au petit bonheur, dans des locaux de fortune, souvent dans le sous-sol de la pharmacie.

Sœur Augustine, alors pharmacienne, fut nommée directrice, poste qu'elle occupe encore aujourd'hui (1937).

La première collation de diplômes eut lieu le 19 juillet 1915. Ce jour là, trente-cinq religieuses recevaient leur brevet des mains de Sa Grandeur Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal, en présence des aumôniers, du corps médical au complet et du personnel de l'établissement. M. le docteur Georges Villeneuve, surintendant, était venu de la Malbaie où il pre-

nait ses vacances. Il se plut à dire qu'il voyait en ce jour la réalisation d'un de ses rêves les plus chers. Quant au distingué archevêque de Montréal, coutumier d'allocutions délicieuses, il parla avec une éloquence remarquable et laissa aux héroïnes de la fête, en guise de bouquet spirituel, cette parole de la sainte Mère Barat: *Souvenez-vous, mes filles, que pour vous la science est un devoir d'état.* — « Ceci est aussi vrai pour vous que pour les Dames du Sacré-Cœur, » ajouta Monseigneur. « Rappelez-vous ce qu'exigeait saint Vincent de Paul des Filles de la Charité, quand il s'agissait du soin des malades. Votre Mère Générale a d'ailleurs bien compris la nécessité de ces études: son désir, comme le mien, est qu'elles se continuent. Ce diplôme que vous venez de recevoir atteste votre labeur et vos succès; gardez-le précieusement. Mettez-le à côté de cette petite feuille que vous avez signée au jour où vous promettiez à Dieu d'être tout à Lui et à ses œuvres: tous deux sont à votre gloire et à votre honneur. »

Pendant les cinq premières années, seules les religieuses de l'Hôpital suivirent les cours réguliers. En 1917, Mère Amarine, alors supérieure de St-Jean-de-Dieu, crut le moment opportun de leur adjoindre des élèves laïques, en vue de favoriser le recrutement d'un personnel hospita-

lier compétent. Le nombre de ces élèves séculières, restreint au début, alla croissant. On en compte aujourd'hui une quarantaine.

L'École est affiliée à l'Université de Montréal, ainsi qu'à l'association dite « American Psychiatric Association », et elle est approuvée par l'Association des Gardes-Malades de la Province de Québec.

Outre les études requises pour l'obtention d'un diplôme universitaire, les élèves religieuses et laïques suivent des cours d'hygiène mentale, de psychologie et de psychothérapie, ce qui ouvre un champ nouveau à leurs activités professionnelles.

En 1923-24, plusieurs religieuses graduées de l'École suivirent les cours universitaires de vacances organisés par les Sœurs Grises de Montréal. Ces cours comprenaient: l'administration hospitalière, la direction des écoles de gardes-malades, la diététique et l'hygiène. Toutes obtinrent leur baccalauréat en sciences hospitalières, décerné par l'Université de Montréal.

L'École occupe maintenant un vaste local dans le pavillon Notre-Dame du Rosaire nouvellement construit. Le cafétéria, de grandes salles de cours, d'étude et de démonstrations, une bibliothèque richement pourvue, facilitent

aux élèves le travail ardu de leur formation technique. Depuis 1937, les élèves séculières sont logées dans une spacieuse résidence à quatre étages, entourée d'arbres, de fleurs et de pelouses. Elles y trouvent, après leurs heures de service, le confort et le repos dont elles ont besoin.

L'École a formé jusqu'à date, 282 infirmières, dont 180 religieuses et 102 laïques. Six de ses anciennes élèves religieuses sont aujourd'hui directrices de gardes-malades.

Toutes s'efforcent de réaliser dans leur vie pratique — par une sincère charité et beaucoup d'esprit surnaturel — ces strophes de la chanson qui commente la belle devise de l'École: OMNIA OMNIBUS IN CHRISTO:

C'est pour le Christ que je me livre,
C'est pour lui conquérir des cœurs;
Et jusqu'au bout j'entends poursuivre
Mes apostoliques labeurs.

En contemplant ma clientèle
Avec ce regard de la foi,
Si sublime m'apparaît-elle,
Que mon âme en vole d'émoi!

Jésus, je le trouve quand même
Sous son modeste incognito,
Et plus il souffre, et plus je l'aime!
Omnia omnibus in Christo!

NOTES ET STATISTIQUE

L'Hôpital St-Jean-de-Dieu est érigé en paroisse canonique et municipalité civile depuis le 13 mars 1897.

Les Sœurs de la Providence de Montréal, propriétaires de l'Hôpital, en ont aussi l'administration et la direction.

La Supérieure en est la première autorité dirigeante. Elle est assistée de son conseil et de plusieurs officières générales: l'une d'elles est préposée au département des hommes, une autre, au département des femmes.

Les malades, à leur arrivée, sont classifiés avec un soin minutieux. Les services se divisent comme suit: cas aigus agités, calmes, mélancoliques, épileptiques, agités chroniques, déments, paralytiques, cas de médecine et de chirurgie, enfants, adultes, malades sous observation.

Le travail thérapeutique est en grand honneur à l'hôpital: tous les malades qui le peuvent sont occupés soit dans les ateliers, les salles et autres départements de l'Institution, soit au dehors dans les parterres, les jardins, etc.

A peu près tous les vêtements, la lingerie, les chaussures, etc., sont confectionnés à l'Hôpital. Les divers ateliers fournissent les meubles, les couchettes de fer, les sommiers et des ar-

ticles de ménage: balais, brosses, ustensiles en fer-blanc, etc. Plusieurs patients font preuve de talents artistiques que l'on s'efforce de cultiver et de développer: de véritables objets d'art très appréciés des connaisseurs sortent souvent de leurs mains.

Enfin on essaie par tous les moyens possibles de rapprocher du bon Dieu les chers malades. Chaque année une retraite leur est prêchée. Le silence, la bonne tenue et l'ordre que les malades observent à l'occasion des offices religieux, montrent assez le respect qu'ils leur inspirent et l'influence que l'on peut en attendre, du moins chez un bon nombre d'entre eux.

De nombreuses séances récréatives organisées par des amis de la maison, par les employés et les gardes-malades, et même par un certain groupe de malades, procurent à tous des distractions vivement appréciées qui viennent s'ajouter à celles que leur apporte quotidiennement la radio.

Dans l'exercice de leur dévouement, les Sœurs se rappellent que l'intention première de Mgr Bourget, en leur permettant de se charger du soin des aliénés, a été de « donner des mères à ces êtres infortunés, des mères pour les traiter avec une bonté vraiment maternelle. » (Mandement d'érection de l'Hospice St-Jean-de Dieu, 27 octobre 1873.)

L'esprit de sacrifice qui les anime et leur fidélité aux traditions établies sont une puissante garantie de succès pour le présent et l'avenir de cette institution, sur laquelle reposent en permanence les bénédictions de Monseigneur Bourget et la protection de Mère Gamelin.

STATISTIQUE

1ER JANVIER 1937

Aumôniers	4
Religieuses	382
Médecins	22
Gardes-malades	41
Gardiennes	188
Couturières	72
Infirmiers	149
Employés	246
Pensionnaires volontaires	10
Pensionnaires privés	264
plus 30 en congé	
Pensionnaires publics.....	4,547
plus 1,159 en congé	
Total de la population de l'établissement.....	5,925
plus 1,189 malades en congé	

* * *

Pensionnaires publics admis depuis 1873	28,204
" privés " " 1874	5,940
" volontaires admis depuis 1928	412

HOPITAL DU SACRÉ-CŒUR

CARTIERVILLE, MONTRÉAL (1899)

L'Hôpital du Sacré-Cœur, Cartierville, Montréal, primitivement connu sous le nom d'Hôpital des Incurables, est l'une des institutions les plus remarquables du Canada. Son origine porte la marque des œuvres de Dieu.

Le 3 mai 1897, trois pieuses filles de Montréal — mesdemoiselles Georgianna et Léontine Généreux et Aglaée Laberge — s'installaient dans un modeste logis de quatre pièces situé rue St-Étienne (aujourd'hui Pontiac), dans le but de s'adonner au soin des malades les plus rebutants et les plus abandonnés. Elles mirent leur sainte initiative sous la protection du Sacré-Cœur et commencèrent par visiter les malades à domicile, souhaitant pouvoir un jour les abriter chez elles.

Fortes des encouragements de son Excellence Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal, elles mirent bientôt ce projet à exécution en prenant possession d'un local approprié, sur la rue St-Charles Borromée. Deux nouvelles ouvrières vinrent se joindre à elles. La première malade hospitalisée, jeune fille de 18 ans atteinte d'un loupus hideux qui lui rongea la figure, fut suivie de quelques autres. On dut

émigrer de nouveau, faute de place pour répondre aux demandes d'admission. Une troisième maison, située rue St-Denis, fut ouverte le 19 mars 1899. Elle prit le nom d'Hospice des Incurables et fut toujours regardée comme le vrai berceau de l'œuvre. Douze demoiselles s'y consacrèrent au soin des malades avec une abnégation et un désintéressement au-dessus de tout éloge. Quelques-unes d'entre elles travaillaient au-dehors et leur salaire, s'ajoutant à quelques aumônes, faisait subsister le personnel. On vivait pauvrement, mais sans manquer du strict nécessaire. Une bienfaitrice fournit à la maison tout le matériel nécessaire au culte et l'on transforma une pièce en chapelle, ce qui permit aux infirmières et à leurs malades d'avoir chaque matin la sainte messe sous leur toit, grâce à la bienveillance des RR. PP. du St-Sacrement intéressés à l'œuvre dès ses débuts.

Mgr Bruchési suivait avec une sollicitude toute paternelle les humbles développements de l'Hospice des Incurables. Vers la fin de l'année 1899, il résolut de la confier à une Communauté religieuse, afin d'en assurer la permanence et le progrès. Cette décision, qui enlevait aux pieuses fondatrices l'espoir caressé de se constituer en corps religieux, fut néanmoins accueillie par elles avec une généreuse soumission. Reconnaisant

la volonté de Dieu dans celle de leur premier Pasteur, elles lui remirent volontiers l'œuvre qu'elles avaient commencée, ajoutant à leurs sacrifices déjà consentis celui de la voir passer en d'autres mains.

Notre Communauté, qui doit à cet acte d'héroïque obéissance l'une de ses plus belles œuvres d'hospitalisation, a fidèlement gardé dans ses annales les noms de ces pieuses filles et le souvenir de leur admirable vertu. Leur sacrifice désintéressé, jeté dans les fondations, est sans doute pour une large part dans le prodigieux développement de cette institution.

Le 4 décembre 1899, nos Sœurs prenaient possession du local de la rue St-Denis pour y continuer le travail des ouvrières de la première heure, avec la bénédiction paternelle de Monseigneur Bruchési qui allait devenir le plus insigne bienfaiteur de l'Hôpital des Incurables.

A cette date, un projet de construction plus vaste était déjà élaboré. Monseigneur avait même acquis dans cette rue un terrain situé sur la paroisse de l'Immaculée-Conception. Mais la Providence dirigea les événements d'autre manière, et, quelques mois plus tard, notre Communauté, répondant au désir de Monseigneur l'archevêque lui-même, achetait le Monastère

des Sœurs du Précieux-Sang, à Notre-Dame-de-Grâce, pour y établir les « Incurables ».

Le 23 avril 1902, on transférait dans ce vaste établissement aménagé en hôpital les malades de la rue St-Denis, au nombre de douze.

Ceux-ci offraient dans leur ensemble le spectacle des plus pénibles infirmités réunies: une fillette de 10 ans couverte de plaies purulentes, un garçon de 17 ans perclus des deux jambes, un autre de 26 ans, aveugle, la figure dévorée par un cancer affreux, deux épileptiques, une hydropique pesant au-delà de 400 livres, etc. Ces pauvres malades allaient enfin trouver dans leur nouvelle demeure un bien-être inaccoutumé, l'air salubre et la tranquillité si précieuse à ceux qui souffrent.

On devine que l'Œuvre des Incurables prit dès lors une importance nouvelle et conquit d'emblée la sympathie du public. Tous les cas non-admis dans les hôpitaux étaient reçus: cancéreux, tuberculeux, paralytiques, rhumatisés, pustuleux, invalides et infirmes de tous genres. Tels étaient les trésors que nos Sœurs des Incurables se disputaient, auxquels elles tenaient plus qu'à tout le reste. A la fin de cette même année 1902, le nombre des malades s'était élevé de douze à quarante et un. L'année suivante, on en comptait 106. Et le progrès continua.

En 1903, Son Excellence Mgr Bruchési jetait les bases d'une Association de Dames de Charité recrutées dans la haute société française et anglaise de cette ville. Cette Association fut toujours une Providence visible pour les chers incurables. Par ailleurs, et grâce à l'entremise de Mgr Bruchési, les bienfaiteurs ne manquèrent pas, et leurs dons généreux aidèrent au soutien d'un établissement qui donnait asile à toutes les misères, sans distinction de croyance ni de nationalités. On compta jusqu'à 14 nationalités différentes dans une même année.

Le jour même où nos Sœurs avaient pris possession de l'Œuvre, Son Excellence Monseigneur Bruchési leur avait écrit: « Les incurables vont donc avoir à Montréal leur Hospice, et c'est vous qui serez appelées, Sœurs de la Providence, à les servir, à les soigner, à panser leurs plaies! Quelle mission pénible pour la nature, mais quel honneur aux yeux de la foi! C'est un vrai « Hôtel-Dieu » que nous bâtirons, et soyez sûres que les moyens pour le bâtir ne nous feront pas défaut. Cette maison sera la maison du Sacré-Cœur; elle aura toute ma protection et toute ma sympathie. »

La suite des faits confirma ces prévisions et réalisa ces promesses. Il serait trop long de raconter ici les voies ingénieuses par lesquelles

Dieu conduisit cette œuvre admirable jusqu'au prodigieux développement où nous la voyons aujourd'hui. Nous ne pouvons pas davantage énumérer les bienfaits qui lui vinrent de la main généreuse et du cœur paternel de son fondateur, Mgr Paul Bruchési. Les « Incurables » furent vraiment son Œuvre privilégiée entre mille. Il appelait cette maison, son Palais, le Palais de la *souffrance* et de la *charité*, disant qu'il ne savait laquelle des deux admirer davantage, ou de la souffrance qui bénit la charité, ou de la charité qui soulage la souffrance. Notre Communauté reconnaît qu'elle lui doit, outre les encouragements et la sympathie qui ont assuré à l'Œuvre un succès exceptionnel, d'innombrables aumônes personnelles s'ajoutant à beaucoup de legs testamentaires et autres larges offrandes dus à son entremise.

Quant à nos Sœurs des « Incurables », elles mirent dès le début une sorte d'enthousiasme dans l'exercice de leur dévouement auprès des malades. Aussi bien, nulle œuvre peut-être ne fut plus féconde au point de vue spirituel. Déjà, lorsqu'on était encore à la maison de la rue St-Denis, l'annaliste pouvait écrire: « Nos malades sont d'une piété angélique et d'une foi à opérer des miracles. Leur zèle pour la perfection est capable de stimuler celui des gardes-

malades même les plus ferventes... Beaucoup de personnes ont confiance dans leurs prières et viennent demander des neuvaines pour obtenir diverses faveurs. On dirait que le bon Dieu se plaît à exaucer les demandes de ces pauvres déshérités dont la plupart sont atteints de maladies non seulement incurables, mais encore très douloureuses et très répugnantes. »

Une infirmière de la première heure disait de son côté: « Nos malades se sachant atteints de maux inguérissables sont très aptes à devenir de grands saints. Si nous le comprenons et savons faire notre devoir, notre Hospice des Incurables sera une manufacture de Saints et le vestibule du ciel. » Cette clairvoyante ne se trompait pas. La somme de bien spirituel opéré dans cet établissement échappe à toute évaluation: conversions de catholiques arriérés et de juifs, abjurations de protestants et de francs-maçons, baptêmes de païens, morts édifiantes d'enfants, de jeunes filles favorisées de grâces extraordinaires, tels sont les joyaux précieux dont s'émaillent les chroniques de cette institution. Des merveilles de grâces qu'on touche ainsi du doigt, non pas à de rares intervalles, mais presque tous les jours, sont bien faites pour soutenir le zèle apostolique des Sœurs et atténuer leurs fatigues de jour et de nuit auprès des malades.

L'archevêque de Montréal était fier de son « Palais » et il y conduisait immanquablement tous ses visiteurs de marque. C'est ainsi qu'en 1910, lors du grand Congrès Eucharistique international de Montréal, l'Hôpital des Incurables reçut Son Éminence le cardinal Vincent Vannutelli, légat du Pape, ainsi que le futur Cardinal Protecteur de notre Communauté, le R. P. Lépicier, de l'Ordre des Servites, alors professeur de Dogme à la Propagande. En 1905, Sa Sainteté Pie X offrait au personnel de cette maison, religieuses et malades, ainsi qu'aux bienfaiteurs de l'Œuvre, sa photographie portant une bénédiction autographe.

En 1910, l'établissement de Notre-Dame-de-Grâce, devenu trop étroit, s'agrandissait d'une annexe double, à trois étages. On profita de l'occasion pour organiser régulièrement le service des tuberculeux. Jusque-là, on avait reçu cette catégorie de malades, mais elle ne constituait pas une œuvre spécifiquement distincte de celle des incurables. Soixante-six tuberculeux, hommes et femmes, entrèrent dans le département aménagé pour eux à grands frais. Leur nombre s'accrut d'année en année.

La statistique des années 1920 et 1921 porte que le nombre des tuberculeux admis au cours de ces deux années est de 636. Aussi bien, à

cette date, la ville de Montréal se préoccupe des mesures à prendre pour enrayer plus efficacement ce fléau dont les progrès sont lamentables. Le 4 juillet 1921, notre Communauté, se rendant aux pressantes sollicitations des autorités municipales et d'un comité de citoyens, acceptait la direction d'un hôpital pour les tuberculeux. On devait aménager à cette fin l'immeuble « Mont LaSalle » des Frères des Écoles Chrétiennes, acquis par la ville et devant contenir 300 à 400 lits pour les malades.

Une fois de plus, la Providence veillait à diriger les événements d'une façon supérieure aux vues humaines. Mais cette fois, c'était sur les ruines du « Palais de la souffrance » que devait s'édifier, en des proportions grandioses, l'œuvre combinée des « Incurables et des Tuberculeux. »

Le 15 mars 1923, un incendie détruisait l'Hôpital des Incurables de Notre-Dame-de-Grâce, ne respectant que la partie d'arrière réservée aux Sœurs et aux gardes-malades laïques. Grâce au sang-froid et au dévouement des religieuses, des infirmiers et du corps des pompiers accourus au premier appel, il n'y eut aucune perte de vie. Les chers incurables furent dispersés dans différents hôpitaux de la ville, et la population de Montréal partagea avec une

sympathie effective l'épreuve que subissait la Communauté.

Sans perdre de temps, on procéda à la restauration de l'annexe épargnée par le feu. Trois semaines après le désastre, le 6 avril, les malades rentraient aux « Incurables » au nombre de 145, parmi lesquels 40 tuberculeux. Dans ce local exigü et naturellement peu confortable, nos Sœurs, dont le personnel était diminué de moitié, allaient continuer leur œuvre admirable, moyennant des prodiges d'abnégation et de dévouement. Une installation aussi défectueuse ne pouvait être que provisoire. Aussi bien, le Conseil général de la Communauté avisa-t-il immédiatement aux moyens de relever de ses cendres l'édifice incendié.

Le projet d'un Hôpital pour les Tuberculeux, dont l'exécution était devenue urgente, avait rencontré des difficultés et des complications insurmontables. L'incendie du 15 mars devait fournir une solution heureuse au problème.

Le « Mont-LaSalle » n'étant pas à l'épreuve du feu, on renonça à l'affecter à cette œuvre. Afin d'obvier aux inconvénients d'une bâtisse qui n'offrait pas les garanties suffisantes en cas d'incendie, notre Communauté décida d'unir les deux grandes œuvres des Incurables et des Tuberculeux sous une même administration, bien

que dans des constructions distinctes où les deux catégories de malades n'auraient aucun contact. Les autorités religieuses approuvèrent le projet, et un courant de sympathie extraordinaire s'éveilla aussitôt dans le public en faveur de la nouvelle construction pour laquelle une souscription fut immédiatement lancée avec succès.

Le 1er août 1923, la Communauté achetait à Cartierville un immense terrain pour y élever un édifice capable de répondre aux besoins de la population et de faire honneur au pays et à l'Église. Ce terrain, situé sur le boulevard Gouin, mesure 6 arpents de front sur 24 de profondeur.

Le 23 avril 1924 s'inauguraient les travaux de construction. Les 27 et 28 janvier 1926, on transportait dans le nouvel Hôpital du Sacré-Cœur les malades abrités à Notre-Dame-de-Grâce. A cette date, l'édifice était pratiquement terminé, sauf la chapelle et les détails d'intérieur que les ouvriers poursuivirent activement.

En prenant possession de leur nouveau PALAIS, les malades ne dissimulèrent point leur bonheur. Ils s'exclamèrent avec raison sur les beautés du site, la disposition des salles, les interminables corridors aux allures monastiques, les larges fenêtres, les solariums où la lumière et l'air pur entrent à flots... « Nous allons in-

failliblement guérir ici », pensèrent-ils avec un renouveau d'espoir.

Le 17 octobre 1926, l'Hôpital du Sacré-Cœur de Cartierville était solennellement béni par Son Excellence Mgr Georges Gauthier, archevêque-coadjuteur de Montréal, assisté de NN. SS. Sinnott, archevêque de Winnipeg, et Deschamps, auxiliaire de Montréal, notre supérieur ecclésiastique.

Citons ici un fragment du discours prononcé ce jour-là par Mgr Gauthier :

« Il faut le dire à la gloire du catholicisme, nous avons ici une œuvre incomparable. Elle est incomparable tout d'abord par son aménagement intérieur. L'Hôpital du Sacré-Cœur est un des hôpitaux les mieux aménagés qui existent. Chambres privées, laboratoires, salles d'opérations, installations scientifiques... c'est une merveille d'ingéniosité! Avant et après le Congrès Eucharistique de Chicago, j'ai amené ici des cardinaux et des évêques français, des évêques de la lointaine Australie; des médecins français, venus récemment au Congrès de Montréal, MM. les docteurs Boucher et Desloges, chargés tous deux de grands services publics, ont visité cet hôpital jusque dans le détail. L'impression a été la même chez tous. Il ont eu la bonté de nous dire qu'ils admiraient notre puissance de réalisation. Ils

nous ont dit aussi que l'hôpital du Sacré-Cœur est le plus au point, le mieux organisé qu'ils aient vu. C'est vraiment le *palais de la charité.* »

* * *

L'œuvre inaugurée sur la rue Saint-Denis en 1899, poursuivie à Notre-Dame-de-Grâce depuis 1902, est entrée dans une nouvelle phase à l'époque de son transfert à Cartierville.

L'Hôpital du Sacré-Cœur n'est plus aujourd'hui un Hospice où la charité reçoit uniquement ces pauvres victimes de la vie qu'on appelle les incurables, mais il est un véritable hôpital organisé avec son service médical comme toutes les autres institutions du genre, avec chefs et assistants, internes et spécialistes pour chaque spécialité.

Le traitement de la tuberculose pulmonaire y est pratiqué d'après les méthodes les plus récentes, par des médecins spécialisés et sous la direction scientifique de la Faculté de Médecine de l'Université de Montréal. Un chirurgien de grande expérience dans la chirurgie pulmonaire est attaché au service médical, et la cure d'air y est facilitée par de vastes chambres bien ensoleillées où l'on jouit d'un confort tout à fait moderne.

En faisant la visite de cet immense hôpital,

on peut admirer les laboratoires bien outillés, le département des agents physiques, une installation pour l'oto-rhino laryngologie et la chirurgie dentaire, de vastes salles de chirurgie, de stérilisation, de grandes galeries de cure et un département des Rayons X perfectionné.

Au département d'orthopédie, on traite la tuberculose osseuse et toutes les malformations du squelette humain. Quoi de plus impressionnant que de voir ces vastes salles remplies d'infirmes à la charge de la société, et quoi de plus consolant de songer qu'un grand nombre de ces malades peuvent guérir, ou au moins récupérer une certaine activité fonctionnelle et devenir un capital humain productif, grâce au dévouement d'un personnel médical spécialisé qui s'adonne à la correction des infirmités.

L'ÉCOLE DE GARDES-MALADES

Le 4 avril 1913, un cours de gardes-malades était inauguré pour les Sœurs, à l'Hôpital des Incurables (Notre-Dame-de-Grâce), sous la direction de sœur Alfred de la Providence et grâce à l'initiative de Mère Amarine, alors supérieure de l'établissement.

Ce cours fut discontinué pendant quelque temps, à la suite de l'incendie du 15 mars 1923,

mais il fut repris le 7 octobre 1925 – alors que l'œuvre s'était réorganisée dans l'annexe épargnée par le feu.

Cependant, ce ne fut que le 1er mars 1926, quelques semaines après l'inauguration de l'Hôpital du Sacré-Cœur à Cartierville, que l'École des Gardes-Malades fut régulièrement et officiellement organisée sous la direction de sœur Marcellin. Comme toute œuvre de Dieu, celle-ci reçut son baptême de contradictions et rencontra pour principal obstacle des préventions injustifiées qui s'évanouirent peu à peu.

Au cours de septembre (1926), le Conseil général entra en négociations avec l'Université de Montréal, qui procéda immédiatement aux nominations les plus urgentes, à savoir, celles qui concernent les deux services de médecins nécessaires au bon fonctionnement de l'Hôpital.

Grâce aux efforts concertés des médecins et des religieuses, l'École de Gardes-Malades fut organisée scientifiquement. Après un minutieux examen du Comité des études de gardes-malades de l'Université, l'École avait l'honneur et la très grande satisfaction de recevoir, le 8 février 1929, la nouvelle de son affiliation à la Faculté de Médecine, et depuis cette époque, elle est dite *universitaire*. Son programme, répondant au *curriculum* de l'Association des Gardes-Malades en-

registrées de la province de Québec, le faisait de même reconnaître et approuver, le 8 avril suivant, par l'Association provinciale.

Trois ans après l'ouverture des cours, une première collation officielle de diplômes avait lieu le 2 mai 1929. Au nombre des vingt-deux gardes-malades à l'honneur, on comptait quinze gardes laïques et sept religieuses.

Depuis lors, l'École n'a fait que progresser, grâce au dévouement et à la compétence des professeurs, grâce surtout à la bénédiction de Dieu qui donne la fécondité aux œuvres que lui-même inspire.

STATISTIQUE

1936

Religieuses.....	156
Lits pour les malades	900
Malades admis durant l'année	2,155
Veilles dans l'établissement	7,842
Prescriptions gratuites servies aux malades externes	564
Gardes-malades graduées en service.....	27
Gardes-malades étudiantes.....	57
Gardes-malades diplômées depuis la fondation de l'École	164
(Religieuses: 44 - Gardes-malades laïques: 120)	

HOPITAL SAINT-JOSEPH
TROIS-RIVIÈRES

L'Hôpital St-Joseph, Trois-Rivières, remplaça l'Hôtel-Dieu fondé en 1697 par Monseigneur de St-Vallier, et dont les révérendes Mères Ursulines avaient la direction. En 1886, Monseigneur Lafêche confia cette œuvre aux Sœurs de la Providence établies dans son diocèse depuis 1864. En 1887, l'on fit bâtir une annexe où les malades furent installés. En 1904, une construction plus vaste fournit aux Sœurs l'occasion de perfectionner l'organisation de l'hôpital.

Ce fut en 1907 que l'École des Gardes-Malades ouvrit ses premiers cours avec cinq élèves, quatre laïques et une religieuse. Neuf médecins s'en constituèrent les professeurs.

Durant seize ans, l'École occupa plusieurs pièces dans la partie de l'Hôpital réservée aux religieuses et à leurs pauvres. En 1924, un local plus spacieux fut aménagé pour les gardes-malades dans une aile neuve construite à cette date.

L'École est affiliée à l'Université Laval de Québec depuis 1923, et les premiers diplômes universitaires furent décernés le 8 décembre 1923.

STATISTIQUE
1936

Religieuses	92
Lits pour les malades	126
Malades soignés au cours de l'année	1,809
Malades traités au dispensaire et à la clinique....	634
Prescriptions gratuites servies aux malades externes	3,386
Gardes-malades étudiantes.....	33
Gardes-malades diplômées depuis la fondation de l'École	158

(Religieuses: 20 - Gardes-malades laïques: 138)

HOPITAL ST-JOSEPH DU PRÉCIEUX-SANG
RIVIÈRE-DU-LOUP

L'Hôpital St-Joseph du Précieux-Sang de Rivière-du-Loup (primitivement Fraserville), fut fondé en mai 1887, par six religieuses de l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur de Québec. Après onze mois de service, ces religieuses retournèrent à leur monastère de Québec, dans l'impossibilité où elles se trouvaient de répondre aux besoins externes de la population sans manquer à la règle de leur clôture.

Les Sœurs de la Providence les remplacèrent le 15 mai 1889. Elles s'installèrent d'abord dans une maison très pauvre, mais magnifiquement située. A cette modeste demeure, l'on substitua bientôt une solide maison en brique. Cet

établissement fonctionna d'abord comme hospice, car il n'y eut un véritable service d'hôpital qu'en 1909. Jusqu'à cette date, cependant, nos Sœurs soignaient les cas de contagion dans la maison primitive habitée par les fondatrices et transformée en Hôpital civique. Chaque année, elles y recevaient plusieurs malades atteints de diphtérie, scarlatine, fièvres typhoïdes, variole, etc.

Le 3 juillet 1921 avait lieu la bénédiction d'un nouvel hôpital spacieux, à l'épreuve du feu et scientifiquement outillé. Les malades ne tardèrent pas à affluer. En moins de 7 mois, 357 admissions furent enregistrées: sur ce nombre, il y eut 234 cas d'opérations chirurgicales.

Le 30 janvier 1922, les cours de gardes-malades étaient inaugurés, avec six élèves laïques. L'École est affiliée à l'Université Laval de Québec depuis 1924.

STATISTIQUE

1936

Religieuses	37
Lits pour les malades	90
Malades soignés à l'Hôpital au cours de l'année...	1,936
Gardes-malades étudiantes.....	26
Gardes-malades diplômées depuis la fondation de l'École (Religieuses et gardes-malades laïques)	48

HOPITAL ST-EUSÈBE

JOLIETTE

La maison de la Providence fondée à Joliette en 1855 fut d'abord une école et un hospice. Un aile construite en 1863 pour y recevoir quelques malades fut intitulée *Hôpital*. Dans la suite, on appela tout l'établissement Hôpital St-Eusèbe, afin de perpétuer le souvenir de M. Eusèbe Asselin qui fit ériger le corps de bâtisse servant aujourd'hui de local à l'hôpital proprement dit.

Jusqu'en 1905, l'on n'y faisait qu'un service de petite chirurgie. Après l'érection du diocèse de Joliette, Monseigneur Archambault demanda qu'une pièce fût aménagée pour les opérations. C'était déjà un pas vers le progrès.

En 1921, la fermeture du noviciat, qui avait été fondé en 1907, transféré à celui de la Maison Mère, Montréal, permit aux Sœurs de donner plus d'extension à l'espace occupé par les malades. Conformément au désir de Son Excellence Monseigneur Forbes, évêque de Joliette, une réorganisation s'ensuivit. L'on ouvrit deux nouvelles salles d'opération et tout l'ameublement fut amélioré.

La même année (12 octobre 1921), l'École des Gardes-Malades était fondée. A l'ouverture

des cours, les élèves étaient au nombre de onze: cinq laïques et six religieuses. Sept médecins professeurs se partagèrent l'enseignement. — Au début, des pièces situées dans l'aile de l'établissement occupée en partie par la communauté servaient de local à l'École. Dans la suite, les cours se donnèrent dans la salle d'attente de la chirurgie. Aujourd'hui, une partie du 4ème étage de l'aile occupée par l'Hôpital est aménagée spécialement pour l'École des gardes.

STATISTIQUE

1936

Religieuses	78
Lits pour les malades	50
Malades admis durant l'année	760
Gardes-malades étudiantes.....	11
Gardes-malades diplômées depuis la fondation de l'École	32
(Religieuses: 7 - Gardes-malades laïques: 25)	

* * *

Outre les hôpitaux de la province de Québec, dont nous venons de donner un bref aperçu historique, la Communauté possède encore dans la même province de Québec:

L'HOTEL-DIEU DE VALLEYFIELD. — Fondé le 12 septembre 1904. Il contient 120 lits — A

reçu, en 1936, 903 malades internes — et 359 malades au dispensaire et à la clinique.

L'INSTITUT BRUCHÉSI, MONTRÉAL. — Fondé en 1911, pour prévenir, soulager, guérir les maladies des poumons. — Possède 50 lits pour les malades; en a hospitalisé 178, en 1936. — Au dispensaire et à la clinique, 15,912 malades ont été traités. On a servi aux malades pauvres du dehors 18,484 prescriptions gratuites. Visites à domicile: 1,886 — Veilles dans l'établissement: 1,202.

L'HÔPITAL DU SACRÉ-CŒUR, HULL. — Fondé le 7 août 1911 — Capacité de 137 lits. A reçu, en 1936, 2,011 malades internes. — Au dispensaire, 1,464 malades ont été traités; on a servi 3,965 prescriptions gratuites.

L'HÔPITAL ST-JOSEPH, LACHINE. — Fondé le 15 avril 1913 — Possède 50 lits. En 1936, a reçu 1,134 malades. — Au dispensaire et à la clinique, 379 malades. — Visites des malades à domicile: 631.

L'HÔPITAL-HOSPICE DE LA PROVIDENCE, CHANDLER, CO. GASPÉ. — Fondé le 21 septembre 1915. — Possède 20 lits pour les malades. En a reçu 28 au cours de 1936 — Au dispensaire et à la clinique: 125 malades — 80 prescriptions gratuites aux pauvres externes.

L'HÔPITAL DE LA PROVIDENCE, MONTRÉAL-EST. — Fondé le 1er mai 1926 — Possède 75 lits pour les malades — en a reçu 733, au cours de l'année 1936.

L'HÔPITAL-GÉNÉRAL DU CHRIST-ROI, VERDUN, MONTRÉAL. — Fondé le 8 décembre 1931 — Capacité de 240 lits — A reçu, en 1936, 2,464 malades — Au dispensaire et à la clinique; 16,783 malades. Prescriptions servies aux pauvres externes; 11,473. — Hôpital pourvu de toutes les améliorations modernes.

DANS LA PROVINCE D'ONTARIO

HÔPITAL ST-JOSEPH, KENORA. — Fondé le 16 janvier 1903 — Capacité de 65 lits — En 1936, a reçu 740 malades — 730 veilles auprès des malades.

HÔPITAL STE-MARIE, TIMMINS. — Fondé le 15 août 1912 — Capacité de 95 lits — En 1936, a reçu 2,269 malades — 2,900 veilles dans l'établissement.

DANS LA PROVINCE DU NOUVEAU-BRUNSWICK

HÔTEL-DIEU DE L'ASSOMPTION, MONCTON. — Fondé le 12 août 1922. Possède 97 lits — En 1936, a reçu 1,223 malades — Malades au dispensaire et à la clinique: 123.

DANS LA PROVINCE DE SASKATCHEWAN

HÔPITAL NOTRE-DAME, NORTH BATTLEFORD. — Fondé le 20 juin 1911 — Capacité de 71 lits — En 1936, a reçu 1,698 malades.

DANS LA COLOMBIE ANGLAISE

HÔPITAL STE-MARIE, NEW-WESTMINSTER — Fondé le 6 juillet 1886 — Capacité de 70 lits — En 1936, a reçu 1,151 malades.

HÔPITAL ST-PAUL, VANCOUVER. — Fondé le 18 octobre 1894, dans l'un des plus beaux quartiers de la ville. A progressé rapidement avec Vancouver. Fut reconstruit en 1912 sur de plus vastes dimensions. De nouveaux corps de bâtisses ont été ajoutés depuis. Nombre de lits pour les malades: 375 — En 1936, a reçu 7,239 malades — Veilles dans l'établissement: 13,650 — Gardes-malades graduées: 40 — Gardes-malades étudiantes: 130.

HÔPITAL ST-EUGÈNE, CRANBROOK. — Fondé le 11 novembre 1900 — Possède 110 lits pour les malades — En 1936, a reçu 1,181 malades — 2,095 veilles dans l'établissement.

HÔP. S.-JOSEPH, DAWSON CREEK }
HÔP. DE LA PROV., FORT S.-JOHN } Voir: *En pays de missions*

DANS LA PROVINCE D'ALBERTA

MISSION S.-HENRI, F. VERMILLON }
MISSION S.-MARTIN, L. WABASKA }
HOP. DU S.-CŒUR, McLENNAN } Voir: *En pays de missions*
MISSION S.-BERNARD, GROUARD }
HOP. DE LA PROV., HIGH PRAIRIE }

III

EN PAYS DE MISSIONS

Notre Communauté possède, dans le Vicariat apostolique de Grouard, onze établissements qui constituent son *œuvre missionnaire* proprement dite.

La première de ces missions fut fondée en 1894, à Grouard, Alberta. Quatre ans plus tard (1898), un nouvel essaim de religieuses s'établissait à la Mission Saint-Augustin, Rivière-la-Paix. En 1900, deux autres fondations en pays sauvage étaient acceptées: au Fort Vermillon et au Lac Wabaska. Ces quatre premiers établissements, comme les deux autres qui suivirent — au Lac Esturgeon en 1907 et à Jousard en 1913 — eurent pour but principal le soin, l'évangélisation et l'éducation des enfants sau-

vages. Toutefois, à cette œuvre de première nécessité apostolique, on adjoignit dans chacune de ces missions celle de la visite des malades à domicile et du dispensaire où nos sœurs distribuent annuellement des centaines de prescriptions gratuites aux malades externes.

Au Lac Wabaska et au Fort Vermillon, on a même ouvert, à côté de l'École indienne, un petit hôpital qui rend de grands services à la population blanche et métisse, non moins qu'aux indiens de la région. L'Hôpital du Lac Wabaska peut recevoir une vingtaine de malades, et celui du Fort Vermillon, une dizaine. Le total des malades admis au cours de 1936, dans ces deux hôpitaux, s'élève à 214, et les prescriptions servies gratuitement, à 1,510.

L'Hôpital de Grouard, qui fut détruit par un incendie le 26 novembre 1933, fonctionnait dans les mêmes conditions que les deux précités. La statistique de l'année 1932-33 avait enregistré une admission de 136 malades — dont 57 soignés gratuitement, et une valeur de prescriptions gratuites se chiffrant à \$498.00.

* * *

Dans le même Vicariat apostolique de Grouard, trois autres hôpitaux réguliers — ont été ouverts.

Le premier de ces hôpitaux s'ouvrit en 1929, à McLennan, Alberta, jonction de chemin de fer dont on dit plaisamment, comme du pont d'Avignon, « tout le monde y passe ». McLennan est un point central dont l'avenir s'annonce prospère. Nos Sœurs peuvent y recevoir simultanément 27 malades. Au cours de 1936, 541 ont été admis, dont 140 gratuitement.

Un autre hôpital fut accepté par la Communauté au Fort St-John, en juillet 1930. Les pourparlers concernant cette fondation, amorcés en 1929, avaient tout d'abord reçu une réponse négative du Conseil Général. Nos Seigneurs Grouard, Joussard et Guy revinrent à la charge avec de si pressantes instances, au nom de l'intérêt des âmes et de l'avenir religieux du pays, compromis par la concurrence protestante, que notre Communauté finit par accepter cette œuvre.

Fort St-John, appelé par son importance à devenir le « Vancouver » du nord de la Colombie, est situé au nord-ouest du Vicariat et compte près de 4,000 âmes, les propriétaires de homesteads formant la majorité de la population. Les protestants, aussi bien que les catholiques de l'endroit, apprécient l'Hôpital de la Providence qui reçoit les malades de toute la région avoisinante.

Le troisième hôpital est celui de Dawson Creek, également dans la Colombie Anglaise, situé à 54 milles en deça de Fort St-John. Il fut fondé le 31 août 1932 dans un but purement apostolique.

L'œuvre accomplie par nos Sœurs en ces hôpitaux missionnaires est décrite en peu de mots dans une lettre que Son Excellence Monseigneur Guy adressait au Conseil général le 19 juillet 1932:

« ... Vous avez raison de dire qu'il s'agit du salut des âmes et de la plus grande gloire de Dieu. Il est évident que dans nos pays, les hôpitaux passent souvent avant les églises. Celles-ci parfois demeurent vides, tandis que les hôpitaux amènent nécessairement des catholiques et des protestants à songer à leurs fins dernières. Malades et visiteurs voient les sœurs à l'œuvre et subissent leur influence en s'édifiant de leurs exemples. *Elles sont ainsi de véritables missionnaires.* J'ose dire qu'elles font, en certains endroits, plus que les Pères pour l'évangélisation des pauvres gens de notre vicariat. »

On n'a pas de peine à admettre, du moins, que le ministère de la sœur hospitalière en pays de missions est particulièrement fructueux, lorsqu'on lit dans les chroniques une affirmation comme celle-ci: « Aucun des patients, depuis

l'ouverture de notre petit hôpital, (c'est-à-dire depuis six ans) n'est décédé sans s'être auparavant réconcilié avec Dieu.» (Hôpital de McLennan, — 21 juin 1935).

Le total des lits pour les malades dans ces trois derniers hôpitaux missionnaires est de 70. — Au cours de l'année 1936, 1,161 malades ont été admis, et on a donné aux pauvres 4,419 jours d'hospitalisation gratuite.

Enfin en 1937, sont fondés dans le même vicariat apostolique, l'Hôpital de la Providence, High Prairie, Alta, et l'École Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, Friedenstal, Alta.

HOPITAL STE-CROIX, NOME, ALASKA (1902-1918)

L'une des fondations qui assurent incontestablement à notre Institut son droit au titre glorieux de missionnaire, fut celle d'un hôpital à Nome, Alaska. Fondé le 19 juillet 1902,¹ à la demande du R. Père René, S.J., préfet apostolique de l'Alaska, il fonctionna pendant une pé-

¹ Nos Sœurs débarquèrent à Nome le 19 juin 1902, mais la date officielle de la fondation est marquée au 19 juillet, parce que ce jour-là, fête de notre glorieux patron saint Vincent de Paul, la première messe fut célébrée en leur petit hôpital.

riode de seize ans et fut fermé en septembre 1918.

Pour nous faire une idée de l'apostolat de nos sœurs en cette lointaine région glaciale, donnons un bref aperçu de la ville de Nome, de son climat, de sa population, à l'époque où elles y arrivèrent:

« La petite ville de Nome, située sur une presqu'île de la côte ouest de l'Alaska, s'étend au bord de la mer de Behring sur une longueur d'environ trois milles. Sur la largeur, elle s'arrête bien en deça des collines, où le vent souffle toujours avec une extrême violence. Il y a des magasins, des hôtels, des maisons de pension, des entrepôts, une école publique et des bâtisses du gouvernement. Sauf la grande rue commerciale, les rues sont étroites, sales et encombrées. Il y a beaucoup de tentes et de cabanes de bois construites sur la plage.

« Pendant l'été, qui ne dure que trois mois, la température est un peu froide et humide. Les hivers sont longs et rigoureux.

« D'octobre en février, les jours sont courts; en décembre et janvier, ils ne durent que trois à quatre heures, c'est-à-dire de 10 heures a.m. à 1 heure p.m. — Les jours sans nuit durent tous les mois de mai, juin, juillet et août.

« La terre gelée en tout temps dans ses

profondeurs ne permet pas plus d'un pied d'excavation, de sorte que les maisons, effleurant à peine le sol, vacillent sur leurs bases insuffisantes aux jours de grands vents. Pour obtenir un degré de chaleur satisfaisant, il faut consentir à une dépense considérable de charbon. (\$60.00 la tonne.)

« Nome a une population instable. Durant l'époque de la navigation, elle compte jusqu'à six à sept mille habitants, mais ce nombre diminue aux approches de l'hiver. Une bonne partie des gens s'en vont à Seattle, San Francisco, etc.

« Toutes les nationalités sont représentées à Nome, de même que toutes les sectes et croyances. Un grand nombre de mineurs sont des catholiques arriérés ou peu pratiquants. Sur la plupart des physionomies de cette masse mouvante, on lit la soif de l'or. On voit partout ces chercheurs inquiets, agités, avides d'arracher à la terre quelques poignées d'or et de s'enfuir au plus tôt. »

A ces détails tirés de nos annales, ajoutons l'extrait suivant d'un article sous la signature du R.P. E.-J. Devine, jésuite, missionnaire à Nome:

« ...L'année 1900 restera célèbre dans les annales de Nome. Les chercheurs d'or y vinrent de toutes les parties du monde, même de l'Afrique

et de l'Australie. L'on vit une multitude composée de trente mille hommes et d'un certain nombre de femmes, attirée là par les agents cupides des compagnies maritimes et jetée sur cette côte inhospitalière, à 3,000 milles de toute civilisation. Il serait impossible de peindre les scènes d'horreur dont ces plages furent alors le théâtre. On imagine aisément que parmi cette foule d'aventuriers, il ne manquait pas d'hommes perdus de mœurs, ni même d'assassins! Aussi, les victimes furent-elles nombreuses. Enfin, un peu d'ordre succéda à ces horreurs, et le gouvernement des États-Unis ayant envoyé des vaisseaux de transport, il fut facile à plusieurs milliers d'hommes de regagner leur foyer. »

A l'été de 1902, lorsque nos Sœurs arrivèrent à Nome, cet état de choses était amélioré. La cité était organisée, avec un maire et son conseil. Cependant, le missionnaire jésuite cité plus haut écrivait au sujet de la situation religieuse:

« La chasse à l'or absorbe tellement les pauvres mineurs, qu'ils n'écoutent guère les appels qu'on leur fait dans l'intérêt de leurs âmes. Pour eux, l'Alaska n'est qu'un lieu de passage où ils font halte dans le seul dessein de s'enrichir. Peu vont à l'église et fréquentent les sacrements.

« Une grande puissance pour le bien nous est assurée: cinq Sœurs de la Providence de Montréal, animées du zèle apostolique qui caractérise les filles de la révérende Mère Gamelin, et dont le dévouement est si hautement connu et apprécié sur les côtes du Pacifique, sont venues s'établir à Nome pour exercer les œuvres de miséricorde parmi les mineurs. Trois mois à peine se sont écoulés depuis leur arrivée, et déjà elles ont, au centre même de la ville, un hôpital très bien aménagé où les malades reçoivent les soins les plus empressés. Rien ne touche plus le cœur des mineurs, dans leurs souffrances et leurs infirmités corporelles, que les adoucissements que leur prodiguent ces charitables infirmières. Déjà, grâce à l'entremise de ces bonnes Sœurs, nous avons eu la consolation de ramener à Dieu plusieurs vieux pécheurs endurcis qui avaient même oublié leurs prières. »

Le premier hôpital habité par nos Sœurs dès leur arrivée à Nome était une maison à deux étages, de 55 x 26 pieds, qu'elles avaient achetée à leurs frais et fait restaurer de façon à pouvoir s'y loger avec une vingtaine de malades.

En 1906, on remplaça cette bâtisse par un hôpital neuf, plus vaste et plus confortable, pouvant recevoir une cinquantaine de patients.

A leur hôpital pour la population blanche, les sœurs adjoignirent pour les Esquimaux un département réservé, consistant en deux pièces isolées, mais attenant au corps principal.

Elles ouvrirent aussi une école pour les enfants catholiques, dans une maison située à quelques pas de l'hôpital. Chaque année, une cinquantaine d'élèves étaient inscrits, avec une assistance moyenne de trente.

Parmi les sacrifices imposés à nos missionnaires de Nome, outre la pauvreté et les privations des débuts, le plus pénible fut sans aucun doute leur isolement du reste de la Communauté, isolement plus vivement ressenti au cours des longs mois d'hiver où le courrier, traîné par des chiens à travers les immenses steppes glacées, leur arrivait à de rares intervalles. Elles étaient plusieurs mois sans recevoir aucune nouvelle de « l'autre monde », ainsi qu'elles disaient plaisamment.

Quant au phénomène astral, s'il leur procurait le spectacle des incomparables aurores boréales, il produisait par ailleurs un effet curieux sur l'imagination et l'organisme physique. Lisons cet extrait de nos annales: « Rien de plus lugubre que ces nuits ensoleillées. La cité endormie, les maisons closes, les rues désertes

et silencieuses, les mugissements de la mer, les rafales du vent, les chiens hurlant par ci par là, tout cela donne l'impression d'une ville morte que le soleil éclaire à regret. »

Et il y avait, à l'époque de la belle saison, les périlleuses tournées de quêtes dont la narration, faite par l'annaliste de l'Hôpital Sainte-Croix, en 1910, nous donne quelque idée :

« ...Nos sœurs quêteuses nous arrivent après une absence de sept semaines. Pendant plusieurs jours, leur embarcation fut à la merci des flots, ne pouvant avancer à cause d'une tempête furieuse qui faillit la faire échouer à plusieurs reprises. Nos sœurs se préparèrent à la mort... Avant même d'être rendues à destination, elles plaidèrent pour se faire débarquer, préférant marcher le reste du trajet, plutôt que d'être ainsi exposées. Une fois le pied à terre, elles croyaient les troubles et les craintes finis, mais non. Elles durent marcher des milles et des milles sur la grève, sans trop savoir où aller, ne rencontrant d'habitations que quelques cabanes d'Esquimaux. Une fois, entr'autres, elles entrèrent dans une cabine: il n'y avait personne. Elles y passèrent la nuit, ayant pour lit des bottes de foin et pour nourriture, du riz bouilli dans de l'eau. L'une d'elles, habituée à voyager dans cette partie du pays, reconnut cette cabine

pour être celle de Monsieur O'Brien, un bon catholique. A son retour, ce bon Monsieur trouve une note laissée par nos sœurs. Immédiatement il se met à leur poursuite, les atteint bientôt et les conduit à la place voisine, avec son cheval et sa voiture. Ensuite, de peine et de misère, nos sœurs continuent leur voyage pour se rendre au Kougarok. De là, elles reviennent en automobile, heureuses d'avoir accompli leur tâche d'obéissance. »

Une telle vie de sacrifice fut accompagnée d'indicibles consolations dans l'apostolat. L'annaliste ne s'en cache pas: « Si la vie de missionnaire », écrit-elle, « est quelquefois pénible, elle a bien aussi ses heures de joie; celle de voir revenir à Dieu une âme oublieuse de ses devoirs n'est pas la moindre consolation. Ces retours sont fréquents ici. » En effet, la chronique de ces seize années d'apostolat sur les rives glacées de la mer de Behring contient le récit touchant des plus étonnantes et extraordinaires conversions. Tantôt ce sont des malades qui semblent n'être venus à l'hôpital que pour y bien mourir. Tantôt, ce sont des âmes que Dieu ramène doucement et suavement au vrai bercail. D'autres fois, ce sont des abjurations de protestants, des baptêmes d'Esquimaux, des renonciations à la franc-maçonnerie, etc. Presque tous, ou

meurent convertis, ou quittent l'hôpital en règle avec leur conscience.

Jusqu'en 1910, le nombre des malades hospitalisés alla croissant et atteignit pour une année le chiffre de 345. Mais à partir de 1911, il y eut une baisse graduelle dans le nombre des malades, aussi bien que chez les élèves de l'école. La raison en est ainsi donnée dans nos annales de la Maison Mère, en novembre 1918:

« Nome ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Cette petite ville, où se pressaient naguère des foules avides de recueillir l'or qu'on y trouvait en abondance, est en train de devenir déserte. Les richesses du sol sont à peu près épuisées; la conscription appelant les hommes sous les drapeaux a décimé la population, de sorte que le service de l'hôpital est devenu de peu d'utilité. Cet état de choses a déterminé le conseil général à rappeler nos sœurs qui y étaient encore au nombre de six. (Leur nombre avait été de douze en 1909).

« Depuis sa fondation - juin 1902 - jusqu'au jour de sa fermeture - septembre 1918 - l'Hôpital de Nome a hospitalisé plus de 4,000 malades. Au-delà de 6,000 nuits ont été passées au chevet de ces mêmes malades, 800 visites ont été faites à ceux de la ville et des environs, près de 1,100 repas ont été servis aux pauvres

et plus de \$2,000, données en aumône aux indigents. Si, à ce tableau sommaire, s'ajoute le nombre, connu de Dieu seul, des retours aux pratiques religieuses longtemps délaissées, des abjurations et des conversions, on ne peut que rendre grâces au Seigneur des bénédictions qu'il a répandues sur ce coin de terre où s'agitèrent tant de passions humaines et où le dévouement héroïque de nos sœurs produisit de si heureux fruits de salut. »

Vingt-neuf de nos sœurs s'étaient dévouées à tout rôle, soit auprès des malades, soit auprès des enfants de la ville de Nome et de la région avoisinante.

Elles ont écrit, seize années durant, sur les plages de la mer de Behring, des pages d'héroïsme et de charité qui compteront parmi les plus belles de notre histoire missionnaire et dont la narration complète, lorsqu'elle sera publiée, présentera un intérêt incomparable.

HOPITAL ST-JOSEPH, FAIRBANKS, ALASKA

FONDÉ LE 1ER OCTOBRE 1910

L'Hôpital Saint-Joseph, Fairbanks, Alaska, est actuellement (1937) le poste le plus éloigné de la Maison Mère. A la demande des RR. PP. Jésuites, notre Communauté en prit la direction

le 1er octobre 1910, remplaçant les Religieuses Bénédictines qui en avaient alors la charge.

A leur arrivée, nos Sœurs ne trouvèrent que quatre malades à l'hôpital. La semaine suivante, leur nombre s'élevait à dix. A la fin de l'année, la statistique mentionne le chiffre quinze.

Heureux d'avoir des Sœurs de la Providence, les citoyens de Fairbanks organisèrent immédiatement un bazar en faveur de l'hôpital, ce qui permit de terminer des réparations commencées à la bâtisse et un agrandissement à la chapelle.

A l'époque où nos Sœurs prirent possession de leur champ apostolique, l'une d'elles donnait cette description de Fairbanks:

« C'est une jolie petite ville d'environ 3,000 habitants, qui l'emporte sur Nome en importance et en organisation. Elle est le chef-lieu judiciaire — le quatrième en importance — de l'Alaska, et pour cette raison le siège du gouvernement. Elle a été fondée vers 1903, par des mineurs expérimentés venus de Dawson et du Klondike, de sorte que les négociations se firent dès le début sur un mode intelligent et pratique, ce qui en explique le développement rapide.

« Son climat paraît plus favorable que celui de Nome, grâce au soleil qui la réchauffe, l'é-

claire et l'assainit plus longtemps, par chaque 24 heures. La culture y est assez développée; la récolte d'avoine, de patates et autres légumes, suffit à approvisionner, en partie du moins, la population.

« L'Hôpital est assez confortable. C'est une bâtisse en bois, de 90 x 40 pieds, à trois étages, pourvue d'un système de chauffage à eau chaude et de vapeur pour la buanderie, dont les machines fonctionnent par un pouvoir électrique. La maison est munie de cloches et de lumières électriques, ainsi que de deux téléphones. Le réservoir s'alimente, au moyen d'un moteur électrique, d'une eau très dure provenant d'un puits situé un peu loin dans les terres.

« Le climat est froid et sec. En octobre, le soleil se lève vers 10 heures a.m., et se couche vers 2 heures p.m.

« Des nombreux camps de mineurs de ce territoire, exploitant les richesses du pays — or, argent, cuivre, marbre, ivoire, charbon, fourrures, poisson — Fairbanks est le plus considérable.

« La meilleure ligne de communication en hiver, c'est par steamer de Seattle à Valdez, ville située sur le golfe de l'Alaska; d'où l'on se rend au moyen de diligence à Fairbanks qui se trouve plus au nord de 373 milles. Ce trajet se fait *durant la bagatelle* de quatorze jours.

C'est par cette voie que s'opère le service postal, trois fois la semaine. »

Ajoutons que le mode de transport actuel est considérablement amélioré: un paquebot parti de Seattle jette l'ancre à Seward, après une navigation de cinq à six jours, quand la traversée est belle. De Seward on se rend à Fairbanks en deux jours par chemin de fer, ou même en quelques heures par avion.

La situation de nos missionnaires de Fairbanks, même dès le début, fut moins pénible que celle de nos sœurs de Nome. Leur apostolat y fut à peu près le même. Les chroniques de l'Hôpital relatent nombre de conversions éclatantes, à la suite desquelles l'annaliste ajoute: « Aux conversions rapportées plus haut, je tiens à mentionner qu'un grand nombre de catholiques négligents se sont approchés des sacrements après un séjour à l'hôpital. »

En 1935, une annexe fut ajoutée à l'hôpital. Les citoyens de Fairbanks profitèrent de l'inauguration de cette annexe pour célébrer le 25^e anniversaire de la fondation de l'hôpital et témoigner de leur appréciation envers un établissement qui fait leur orgueil. Le journal « Fairbanks Daily News-Miner » écrivait à cette occasion: « La question de différence de race, de couleur ou de croyance ne franchit pas le

seuil de l'hôpital St-Joseph. Les pionnières qui arrivèrent à Fairbanks en 1910 n'apportaient *ni bourse ni sac*, mais — ce qui vaut infiniment mieux — l'amour de leur Créateur et de leurs semblables. Elles vinrent ici chercher, non l'or qui brille, mais des souffrances à alléger, des peines à consoler. C'étaient des femmes de haute éducation et de savoir-faire, et par-dessus tout, des gardes-malades dévouées, exceptionnellement compétentes pour la tâche qui allait leur être dévolue. D'autres sont venues continuer leur œuvre si bien commencée, et elles ont marché sur leurs traces. L'esprit de progrès qui les caractérise a valu à notre hôpital un développement qui a marché de pair avec celui des mines de cette région boréale. L'imposante annexe ajoutée présentement à la bâtisse primitive en est une preuve. Elle unit à la beauté de sa structure extérieure maints détails intérieurs de confort et d'accommodation. »

Au cours de ses vingt-cinq premières années d'existence, l'hôpital St-Joseph de Fairbanks a hospitalisé 15,198 malades. Neuf religieuses en composent le personnel dirigeant. Il contient 43 lits pour les malades et en a reçu 681 au cours de l'année 1936.

AD MAJOREM DEI GLORIAM!

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE de S. Exc. Mgr G. Gauthier, archevêque-coadjuteur de Montréal	6
Page liminaire	9
I. SERVICE SOCIAL	
Madame Gamelin et ses activités hospitalières..	10
Nos premières Sœurs au service des malades externes	14
Au couvent de Ste-Élisabeth.....	15
Épidémie du typhus (1847).....	19
Épidémie du choléra (1849-51-54).....	24
Épidémie de variole (1872-78-85)	25
Influenza de 1918.....	26
Extraits des chroniques de la Maison Mère	28
Premier Dispensaire catholique.....	30
Traité de Matière Médicale	31
BILAN des Activités du Service Social (1936)..	32
II. ŒUVRE DES HOPITAUX	
Schéma général de nos œuvres hospitalières....	33
Formation professionnelle de nos Sœurs	35
Directives de Sa Sainteté Pie XI.....	37
Zèle apostolique de nos Sœurs hospitalières....	38
STATISTIQUE GÉNÉRALE de nos œuvres hospitalières (1936)	40
HOPITAUX PROVISOIRES:	
Hôpital St-Camille, Montréal	41
Hôpital St-Patrice, "	42
Service temporaire à l'Hôpital Anglais	43

HOPITAUX ACTUELS:	45
Hôpital St-Jean-de-Dieu.....	47
<i>Le Sanatorium Bourget</i>	56
<i>Nouveaux agrandissements</i>	59
<i>École Emmélie Tavernier</i>	60
<i>École de Gardes-Malades</i>	66
<i>Notes et Statistique</i>	73
<i>Statistique du 1er janvier 1937</i>	75
Hôpital du Sacré-Cœur, Cartierville.....	76
<i>A Notre-Dame-de-Grâce</i>	79
<i>Mgr Bruchési et les « Incurables »</i>	81
<i>Fécondité spirituelle</i>	81
<i>Œuvre des tuberculeux</i>	83
<i>Incendie de l'Hôpital en 1923</i>	84
<i>Transfert à Cartierville</i>	86
<i>Fonctionnement actuel</i>	88
<i>École de Gardes-Malades</i>	89
<i>Statistique de 1936</i>	91
Hôpital St-Joseph, Trois-Rivières.....	92
Hôpital St-Joseph du Précieux-Sang, Rivière-du- Loup	93
Hôpital St-Eusèbe, Joliette	95
Liste des autres hôpitaux de la province de Québec	96
" " " " du Canada.....	98

III. EN PAYS DE MISSIONS

Vicariat Apostolique de Grouard	100
Hôpital Ste-Croix, Nome, Alaska	104
Hôpital St-Joseph, Fairbanks, Alaska	113